LE GARDIEN
DES SCELLÉS

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR MM.

CLAIRVILLE, POL MERCIER ET A. DE JALLAIS

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 25 octobre 1857.





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857



Distribution de la pièce.

PERDREAU, jeune ouvrier dans un magasin de biberons...........................	MM. Colbrun.
FAROUCHON, perruquier.................	F. Heuzey.
BERLURET *, commis-greffier.............	Raynard.
DUMONTEL, greffier du juge de paix.......	Charier.
DÉJANIRE, femme de Berluret.............	Mlles Nelly.
COLOMBE, fille de Farouchon..............	Dahmen.

La scène se passe à Paris.

Toutes les indications sont prises de la gauche ou de la droite du spectateur. Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

* Ce personnage a un tic et un léger bégaiement.

LE GARDIEN DES SCELLÉS

Une chambre garnie de biberons : porte au fond ; des deux côtés de la porte, deux armoires grillées, en forme de bibliothèques. Derrière les grillages en fil de fer, deux rideaux verts ; à gauche, un vieux bahut ; à droite, en scène, une table sur laquelle plusieurs biberons sont étalés ; du même côté, adossé au mur, un petit meuble à tiroir.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERDREAU, entrant avec un grand panier.

Là !... voici toutes mes provisions... un vrai déjeuner de Balthazar !... du melon, de l'*homard*, des pieds à la Sainte-Menehoud. (S'interrompant.) Ah ! le menu est échauffant ! (Reprenant.) Plus, une moitié de dinde aux truffes... Je compte sur cette pièce... (Mettant deux bouteilles de champagne sur le bahut.) et sur ces deux fioles de champagne pour enflammer ma Colombe !.. quel dommage qu'elle ne vienne pas seule, à ce rendez-vous !.. le premier que j'obtiens de son amour ! un tête à tête à trois, comme c'est amusant !.. mais Colombe est la vertu même... elle veut que sa marraine l'accompagne... si c'était sur le piano... passe encore... mais ici...

FAROUCHON, en dehors.

Puisque je vous dis que je monte chez Landouillet.

PERDREAU, serrant les deux bouteilles dans le bahut.

Dieu ! le père de Colombe !..

FAROUCHON, en dehors.

Je sais bien qu'il n'y est pas. Ça m'est égal.

PERDREAU.

Et vite, et vite... cachons tout ça... et chaud, chaud !.. à mes biberons ! (Il pose le panier derrière le bahut, et va se mettre à la table, où il fait semblant de travailler.)

SCÈNE II.

FAROUCHON, PERDREAU.

FAROUCHON, entrant avec un peigne sur l'oreille, un plat à barbe à la main, et des rasoirs dans son gilet.

A-t-on jamais vu ! cet animal de portier qui veut me barrer le passage !..

PERDREAU.

Tiens! c'est le père Farouchon! Vous venez voir le patron? Il est absent.

FAROUCHON.

Je le sais bien, qu'il est absent... le portier me l'a déjà dit, et vous, voilà quinze jours que vous me le serinez, toutes les fois que je viens vous raser. (Il met ses ustensiles sur le bahut.)

PERDREAU.

C'est que, depuis le départ du patron, vous venez me raser toutes les demi-heures.

FAROUCHON.

Faites excuse : voilà quarante-huit heures que je ne vous ai effleuré l'épiderme. (Lui présentant une chaise.) Donnez-vous la peine de vous asseoir.

PERDREAU.

Du tout! Je veux laisser croître ma barbe, c'est meilleur genre, ça m'ira bien.

FAROUCHON.

Vous croyez?...

PERDREAU.

Non! c'est ma barbe qui croît... et comme je la trouve jolie...

FAROUCHON, le prenant par la main et l'amenant sur le devant de la scène.)

Ce n'est pas votre barbe que vous trouvez jolie... c'est ma fille... Et si vous voulez m'exclure de ce domicile, où vous êtes seul, en l'absence de Landouillet, c'est que, sans doute, vous voudriez y attirer ma Colombe.

PERDREAU.

Moi! grand Dieu! (A part.) S'il savait!...

FAROUCHON.

Mais je suis père et barbier... c'est à ces deux titres que je vous répète : Donnez-vous la peine de vous asseoir. (Il l'envoie sur la chaise.)

PERDREAU *.

Ah! vous me poussez à bout!...

FAROUCHON, le faisant asseoir presque de force.

Du tout... Je vous pousse sur cette chaise...

PERDREAU, s'armant de la chaise.

Crelotte! fichez-moi la paix... vous pouvez me refuser votre fille, c'est votre droit... mais je puis conserver ma barbe, c'est ma propriété... (Il dépose la chaise.) D'ailleurs, j'ai lu, dans Mathieu Laensberg, certaine histoire de barbier qui coupait le cou à ses pratiques... et quand vous promenez votre damas aux alentours de mon gosier... (Frémissant.) brrr!.. ça me rappelle cette histoire!..

FAROUCHON.

Ah! le fait est que si je trouvais jamais ma Colombe ici, je vous enlèverais le bout du nez!..

* Per. Far.

PERDREAU.

Passe encore pour le nez, on en vend en argent... il y en a même de très-bien faits! Enfin, voyons, pourquoi vous opposez-vous à notre mariage?

FAROUCHON.

Pourquoi?... parce que vous n'avez rien, ni sou, ni maille, au lieu que moi... je suis un homme établi... (Se posant.) bien établi.

PERDREAU.

Oh!...

FAROUCHON.

Ma fille peut prétendre aux plus brillants partis... je guigne déjà pour elle un fabricant de trombonnes, et vous voulez que je la mésallie à un apprenti biberonnier!...

PERDREAU.

D'abord, père Farouchon, je ne suis pas apprenti... En l'absence du patron, c'est moi qui fais marcher le commerce.

FAROUCHON.

Ah! le joli commerce! confectionneur de biberons!.. Pouah!.. J'aimerais mieux être ânesse ou vache laitière...

PERDREAU.

Enfin, quoi? voyons?... Vous faites des barbes... je fais des biberons. J'en ai même inventé un: le biberon à jet continu... (Il va à la table.)

FAROUCHON *.

Ah! ah! ah!...

PERDREAU, prenant un biberon.

Qui supprime radicalement le bureau des nourrices... Tenez, essayez-moi ça... (Il lui met le biberon sous le nez.)

FAROUCHON.

AIR de *Ma Chaumière.*

A ces nourrices (*bis*)
Osez-vous faire ce larcin?
Quoi, par de grossiers artifices,
Vous portez le désordre au sein
De ces nourrices!
Pauvres nourrices!..

PERDREAU.

Ah! je m'en moque bien, par exemple!...

Plus de nourrices! (*bis*)
En accomplissant mes desseins,
Je ferai de gros bénéfices.
Ne prêchez donc plus pour les *saints*
De ces nourrices.
Plus de nourrices!

FAROUCHON.

Ah! vous devriez rougir.

* Far. Per.

PERDREAU.

Je rougis si peu, que mon patron, votre ami Landouillet, ne s'est rendu au Havre que pour y propager mon invention... même qu'à son retour, il m'a promis de m'intéresser dans ses bénéfices. (Il remet le biberon sur la table.)

FAROUCHON.

Oh! certainement, si vous étiez son associé... ça serait une autre paire de manches!.. mais je ne crois pas un mot de cela... Landouillet m'aurait parlé de ce projet.

PERDREAU.

Il vous le dira lui-même. (A part.) Et sa fille qui va venir... il ne s'en ira donc pas... Ah! une idée! (Haut.) A propos du patron, savez-vous que je commence à être furieusement inquiet?

FAROUCHON.

Pourquoi?...

PERDREAU.

Dame! il m'avait dit qu'il reviendrait sous huit jours... en voilà quinze, et il ne m'a pas donné signe de vie!...

FAROUCHON.

Ce célibataire aime la langouste... il victuaille...

PERDREAU, faisant signe d'ôter son tablier.

C'est égal!.. ce n'est pas naturel... Je vais aller prendre des renseignements à la police...

FAROUCHON, l'empêchant de dénouer le cordon de son tablier.

C'est inutile... je puis vous épargner cette course, car je vais justement raser le premier commis du greffier du juge de paix. (Il reprend ses ustensiles.)

PERDREAU.

M. Berluret?... (A part.) Il a des doutes!...

FAROUCHON.

Je dois trouver ma fille chez sa femme... oui, Colombe m'a quitté, soi-disant, pour aller voir sa marraine.

PERDREAU.

Pourquoi, soi-disant?

FAROUCHON.

Oh! je dis, soi-disant, sans savoir pourquoi... mais, en barbifiant Berluret, je lui demanderai de s'informer de votre patron, et je reviendrai vous apporter des nouvelles... et vous raser... car, vous avez beau dire, la barbe vous irait fort mal.

PERDREAU.

Eh bien! c'est ça... (A part.) Il ne faut pas le contrarier. (Haut.) Mais, si vous voulez que je vous livre mon menton, revenez ce soir, tard, très-tard.

FAROUCHON, à part.

Il se trahit! plus de doute...

AIR des *Brodequins de Lise.*

(A part.)
Il n'attend que mon départ,
(Haut.)
Entre nous plus de disputes!

(A part.)
Je reviens dans vingt minutes...
(A Perdreau.)
Ne m'attendez que fort tard.
(A part.)
Moi qui rase tout le quartier,
Qui rase même à la banlieue,
Il faudrait être bien sorcier
Pour pouvoir me faire la queue!

ENSEMBLE.

PERDREAU.

Adieu : partez sans retard,
Et surtout plus de disputes;
Ne comptez pas les minutes,
Ne revenez que fort tard.

FAROUCHON.

Il n'attend que mon départ, etc.

(Farouchon sort.)

SCÈNE III.

PERDREAU, seul, à la cantonade.

C'est ça, revénez tard... très-tard... ne revenez pas du tout, si vous voulez. (Redescendant la scène.) Ouf! le voilà parti! et pour toute la journée! Diable! s'il allait revenir!... Bah! il va trouver Colombe chez sa marraine... (Accrochant son tablier à une patère.) et je suis sûr que les fûtées profiteront du moment où il sera à bichonner la pratique, pour... D'abord, une fois arrivées, je n'ouvre pas... Voyons, mettons la table... (Il met les biberons sur le petit meuble à droite, ainsi que les outils, et place la table au milieu du théâtre.) Oh! si ma Colombe venait seule trouver son petit Perdreau!... mais non, il faut toujours que sa marraine... certainement, elle est gentille, sa marraine... madame Berluret est un beau brin de femme... mais j'aurais plus de plaisir à la contempler, si c'était loin, bien loin d'ici. (Allant au bahut.)

AIR : *Le beau Lycas.*

Blâmant tout ce que je demande,
Nous ne sommes jamais d'accord;
Heureusement elle est gourmande,
(Il tire un melon du bahut.)
Et le champagne lui plaît fort.
De cette marraine farouche,
Que jamais notre amour ne touche,
Ce champagne, gai babillard,
Pourra détourner le regard...
(Il met les bouteilles sur le bahut. — Prenant le panier.)
Et je lui fermerai la bouche
Avec la dinde et le homard.

J'ai là, pour lui fermer la bouche,
Et cette dinde, et ce homard.
A moi la dinde et le homard!

(Sentant le panier, en se dirigeant vers la table qu'il vient de dresser au milieu du théâtre.) Hon! quel parfum!...

DÉJANIRE, en dehors.

Attends-moi donc, Colombe.

PERDREAU, posant le panier dessous la table.

Cette voix!... ce nom!... (Allant ouvrir la porte.) Enfin!...

SCÈNE IV.

COLOMBE, PERDREAU, DÉJANIRE.

DÉJANIRE ET COLOMBE, entrant très-gaiement.

Nous voilà!

ENSEMBLE.

AIR : *Par l'Amitié.*

Entre l'amour et l'amitié,
Plus de chagrin, jamais d'alarmes!
A ce festin rempli de charmes,
Oui, le bonheur est convié,
Entre l'amour et l'amitié!

DÉJANIRE.

Bah! le couvert n'est pas encore mis?

COLOMBE.

Mais à quoi pensez-vous donc?

PERDREAU.

A vous! toujours à vous!... Colombe!... ma Colombe!...

DÉJANIRE.

Je permets de baiser la main.

PERDREAU.

Pas plus?... (Baisant alternativement les deux mains de Colombe.) Ah!.. ces bonnes petites patoches blanches!.... (L'embrassant sur le front.) Ah!.. et puis là...

COLOMBE.

Mais, Monsieur...

DÉJANIRE, l'interrompant *.

Jeune homme!...

PERDREAU.

Voyons! l'épouserai-je?

DÉJANIRE.

Ah! alors... (Elle repasse à droite.)

COLOMBE, à Perdreau **.

Figurez-vous que nous venons de rencontrer papa...

* Col. Déj. Per.
** Col. Per. Déj.

PERDREAU.

Diable!...

DÉJANIRE.

Nous lui avons dit que nous allions quêter pour les pauvres...

PERDREAU, à Colombe.

Secourez, secourez, par humanité, un malheureux qui meurt d'amour pour vous!...

COLOMBE.

Savez-vous ce que nous a répondu papa, avec un petit air sardonique:

DÉJANIRE.

« Allez, âmes charitables, allez, faites beaucoup de bien aux « infortunés...

COLOMBE.

« Vous en serez récompensées!... »

PERDREAU.

Suivez ce conseil Colombe, faites-moi beaucoup de bien... (Il fait signe de vouloir embrasser Colombe.)

DÉJANIRE, le tirant par sa veste.

Oui... faisons-nous beaucoup de bien... mais en déjeunant...

PERDREAU.

Et commençons par fermer la porte. (Il va la fermer et redescend à droite.)

COLOMBE.

Fermer la porte!

DÉJANIRE *.

Il a raison, je n'y suis que pour le homard. Moi, d'abord, je vous avertis que j'ai l'estomac dans mes brodequins.

PERDREAU, regardant son buste.

On ne le dirait pas!...

DÉJANIRE.

Hein?...

PERDREAU.

On ne le dirait pas!...

DÉJANIRE, avec dignité.

Jeune homme!... voyons, voyons, où est la vaisselle?

PERDREAU.

Dans ce buffet ..

COLOMBE, fouillant dans le bahut.

La nappe! (Elle l'apporte à la table, et en jette un bout à Perdreau.)

DÉJANIRE **, de même.

Les serviettes!...

COLOMBE.

Les couteaux!... (Déjanire apporte les assiettes et le reste du couvert.)

* Col. Déj. Per.
** Déj. Col. Per.

DÉJANIRE, montrant une vieille assiette ébréchée.

Mettons le couvert... Dieu! la belle porcelaine!..

PERDREAU.

Faïence de Sèvres!..

COLOMBE.

Ah! vous avez là... un jolie batterie de cuisine!..

PERDREAU, mettant la dinde sur la table.

Et regardez-moi un peu ça!..

DÉJANIRE, voyant la dinde.

Oh! des truffes... je les idolâtre!..

PERDREAU, tirant du panier un énorme homard cuit.

Et ce petit t'homard!..

DÉJANIRE.

Oh! le poisson de mes rêves!

COLOMBE, apportant le champagne.

Et voyez, marraine, même du champagne!..

PERDREAU, batifolant.

Rosé-mousseux... que nous boirons dans le même verre! (Il embrasse Colombe.)

COLOMBE, se retirant un peu.

Mais vous prenez des libertés...

PERDREAU.

Non! je prends des baisers.

DÉJANIRE.

Ah! jeune homme!.. si vous n'êtes pas sage...

PERDREAU.

Voyons... l'épouserai-je?

DÉJANIRE.

Ah! alors... à table!..

TOUS.

A table!.. (Ils se mettent à table.)

DÉJANIRE *.

AIR de M. NARGEOT.

En garçons,
Sans façons,
Vidons gaîment notre assiette et nos verres;
Le plaisir nous défend
D'être sévères
En déjeunant.

(Perdreau fait sauter le bouchon de la bouteille de champagne, et verse.)

DÉJANIRE, buvant.

Moi, j'ingurgite!...

PERDREAU, présentant à Colombe un verre qu'il emplit.

A vous!

COLOMBE.

Non, pas si vite.

* Col. Per. Déj.
** Per. Col. Déj.

PERDREAU.

Bah! nous devons rire, boire et chanter.

COLOMBE.

Mais voyez donc, que la table est petite!

PERDREAU, se rapprochant de Colombe.

C'est un défaut dont j'aime à profiter.

ENSEMBLE.

En garçons,
Sans façons, etc.

PERDREAU.

Chacun de nous doit dire ce qu'il aime:
J'aime Colombe!

COLOMBE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah! le vilain bavard!

PERDREAU.

A votre tour.

COLOMBE.

J'aime Perdreau de même.

PERDREAU.

Ah! quel bonheur!

DÉJANIRE.

Moi, j'aime le homard!...

REPRISE, ENSEMBLE.

En garçons, etc.

DÉJANIRE, tout en mangeant.

Ah! dites donc, vous ne savez pas?...

PERDREAU.

Non! pas encore!..

DÉJANIRE.

Mon mari qui est jaloux de vous!

PERDREAU.

Eh! quoi!.. le commis du greffier du juge de paix?..

DÉJANIRE.

Oui, mon bon, mon mari, qui supplée le suppléant, ne veut pas être suppléé... et, comme il a su que j'étais venue vous voir et qu'il ignore le véritable motif...

PERDREAU.

Il fallait lui dire que vous veniez m'acheter des biberons.

DÉJANIRE.

Par exemple! est-ce que je me sers jamais de ces choses-là!

COLOMBE.

A ta place, moi, je lui aurais avoué la vérité.

DÉJANIRE.

Plus souvent! Il est bavard comme une scie... et pour qu'il ne dise rien à ton père, je me suis laissée accuser... moi! (En mangeant.) Oui, j'ai rougi, moi! j'ai baissé les yeux, moi!.. Si bien qu'il est devenu vert citron, et qu'il m'a défendu de jamais remettre les pieds ici!..

PERDREAU.

Ce pauvre Berluret! (On entend le bruit d'un corps qui dégringole les escaliers, et la voix de Farouchon qui crie :

FAROUCHON, en dehors.

Ah! sapristi! Ah! sapredienne! Ah! saperlotte!

COLOMBE, se levant.

Dieu! mon papa!

BERLURET, en dehors.

Vous êtes-vous fait mal, Farouchon?

DÉJANIRE, se levant.

La voix de mon mari!

PERDREAU, de même.

Ah! Fichtre!

FAROUCHON, en dehors.

Certainement je me suis fait mal.

COLOMBE.

Je me sauve!.. (Elles reprennent leurs chapeaux et leurs mantelets qu'elles avaient déposé en entrant.

DÉJANIRE, montrant la porte du fond.

Rien que cette issue!..

PERDREAU.

Et pas de cabinets!..

DÉJANIRE, dans le plus grand trouble.

Ah! mes enfants! (Ils courent tous avec désarroi aux quatre coins du théâtre.) Ah! mes enfants!

PERDREAU, avec inspiration.

Ah! (Montrant les armoires.) ces armoires!.. vite, vite! et retirons les clefs. (Déjanire se cache dans l'armoire de gauche, et Colombe dans celle de droite. Perdreau retire les clefs qu'il serre dans ses poches.)

BERLURET, au dehors.

Ouvrez... ouvrez!..

PERDREAU.

Voilà! voilà!

FAROUCHON, en dehors, beuglant.

Ouvrez! saperlotte, ouvrez!..

PERDREAU.

Voilà! voilà!.. Il était temps. (Il ouvre.)

SCÈNE V.

FAROUCHON, BERLURET, PERDREAU, DÉJANIRE et COLOMBE, dans les armoires.

PERDREAU.

Pardon, Messieurs... j'étais en train de déjeuner... vous permettez!... (Il se remet à table au milieu, et place sa serviette sur ses genoux.)

BERLURET, à Farouchon *.

Justement... il festoyait...

* Le blaisement et le bégaiement de Berluret doivent être à peine sentis; le plaisant de son rôle est dans sa ridicule gravité.

PERDREAU, à part.

Ah! je suis inquiet. (Il voit les serviettes de Déjanire et de Colombe, et, dans son trouble, il en met une à sa boutonnière, et l'autre à son cou.)

FAROUCHON, à Berluret.

Trois couverts!

BERLURET.

Et personne!

FAROUCHON, à mi-voix, à Berluret.

Elle nous aura entendus.

BERLURET.

C'est votre faute aussi!... Nous devions monter en silence... et vous dégringolez les escaliers.

FAROUCHON.

Est-ce que je l'ai fait exprès?... Au surplus, ce domicile n'a pas d'autre sortie... fermez cette porte. (Berluret va fermer la porte et redescend à droite.)

PERDREAU*.

Pardon, Messieurs... mais on n'envahit pas un domicile honnête...

BERLURET.

Monsieur, je viens ici au nom de la loi.

PERDREAU.

Au nom de la loi?

FAROUCHON, à Perdreau.

Pour qui ces trois couverts?..

PERDREAU.

Ces couverts?..

FAROUCHON.

Qui est-ce qui les occupait?

PERDREAU, se levant.

Mais c'est moi qui m'en occupe... (à Berluret.) Au nom de la loi?...

BERLURET.

Vous nous ferez croire, n'est-ce pas, que vous mangez dans trois assiettes?...

FAROUCHON ET BERLURET, prenant les deux serviettes que Perdreau a de trop.

Et ça?...

PERDREAU, troublé.

Voyez-vous! je m'en vas vous dire, je me figurais dans mon ménage, et je me disais, ma femme serait là, mon beau-père serait ici... et moi... (A Berluret.) Au nom de la loi?...

FAROUCHON.

A d'autres! elles doivent être cachées... (Allant au bahut et l'ouvrant.) Rien!...

PERDREAU.

Fichtre! voulez-vous bien laisser ça.

* Far. Per. Berl.

FAROUCHON.

Ah !.. ces armoires ! (Ils vont aux armoires.)

PERDREAU, les arrêtant d'un bond.

Bigre ! n'y touchez pas! elles renferment des choses précieuses.

BERLURET ET FAROUCHON.

Des choses précieuses ?..

PERDREAU.

Oui, des biberons perfectionnés.

FAROUCHON.

Donnez-moi les clefs de ces armoires.

PERDREAU.

Impossible ! le patron les a emportées au Havre...

BERLURET.

Votre patron ?... J'oubliais mes devoirs... En ma qualité de remplaçant de M. le greffier de M. le juge de paix, je viens apposer les scellés...

PERDREAU.

Où ça ? les scellés ?...

BERLURET.

Ici !...

PERDREAU.

Et de quel droit ?

BERLURET.

Attendu que votre patron, M. Landouillet, vient de décéder.

PERDREAU.

O ciel !...

FAROUCHON.

Non, au Havre...

PERDREAU, s'évanouissant dans les bras de Farouchon.

Ah !...

FAROUCHON, l'enlevant tout d'une pièce, et le déposant sur une chaise, à gauche de la table.

Donnez-vous la peine de vous asseoir !..

BERLURET.

Laissez-le se trouver mal, je fonctionnerai plus à mon aise. (Posant les scellés sur les armoires.) Il paraît, voisin, que nous nous étions trompés, et que ces dames sont bien véritablement au Bureau de Charité.

FAROUCHON, se rapprochant de lui pendant qu'il pose les scellés.

Je ne vous dissimule pas que cela m'étonne... ces trois couverts : on a bu, on a mangé. (Il descend vers la table.)

BERLURET, revenant aussi à la table.

On a même mangé avec de l'argenterie. Diable, je ne puis laisser cette argenterie sur cette table. Ah ! voisin, je vous prends comme témoin de l'apposition des scellés !... Aidez-moi à serrer cette argenterie. (Ils déposent l'argenterie dans le tiroir du meuble à droite, sur lequel Berluret met les scellés.)

FAROUCHON.

Où diable ont-elles pu se fourrer ? Ah ! sous la table. (Levant la nappe.) Non. (Berluret passe près du bahut.)

PERDREAU, après quelques soubresauts nerveux.

Ah ! j'étouffe ! de l'air ! du vinaigre !

FAROUCHON, s'approchant.

Ça ne sera rien ! (Il trempe une serviette dans un verre de champagne et en imbibe les tempes de Perdreau.)

PERDREAU, prenant le verre et buvant.

Merci !.. (Tout en revenant à lui, il remet le verre sur la table.)

BERLURET, qui vient de poser les scellés sur le bahut*.

Voyons... voyons, jeune homme...

PERDREAU.

Où suis-je? (Voyant Farouchon s'avancer.) Oh ! je me rappelle..... M. Landouillet mort !.. et tout à l'heure .. (Se levant et regardant les armoires.) Ciel ! (A part.) Collées sous bandes.

BERLURET, à Perdreau.

Vous affirmez qu'il n'y a rien dans ces meubles qui puisse se détériorer avec le temps...

PERDREAU.

Ah ! si !...

FAROUCHON, bondissant.

Il y a quelque chose ?...

PERDREAU.

Non... rien... je vous l'ai dit, quelques paires de biberons... (A part.) Non artificiels !...

BERLURET, passant au milieu, derrière la table **.

Ah !... à la bonne heure... (Tirant d'un grand portefeuille le procès-verbal.) Dans l'intérêt des héritiers Landouillet, nous, Gonrad Berluret, commis de M. Dumontel, greffier du juge de paix, et fonctionnant en son absence, instituons, provisoirement, le sieur Perdreau gardien des scellés...

PERDREAU.

Ça me va !...(Sa pantomime indique qu'il fera évader les deux femmes, dès qu'il sera seul.)

BERLURET, allant à Perdreau.

Et lui donnons lecture des dispositions de la loi à cet égard. (Lisant dans un Code qu'il vient de tirer de sa poche.) « Le bris des « scellés est une chose fort grave qui peut conduire aux tra- « vaux forcés le dépositaire infidèle. »

PERDREAU, abasourdi.

Hein ?

BERLURET, lisant.

« Article 255. »

FAROUCHON.

Du Code pénal...

* Berl. Par. Far.
** Per. Berl. Far.

BERLURET, lisant.

« Si le crime est l'ouvrage du dépositaire lui-même, il sera « puni des travaux forcés à temps. » (A Perdreau qui défaille.) Attends! attends! jeune homme! (Il le soutient.) Maintenant je me transporte au greffe, avec le témoin Farouchon, pour faire enregistrer le procès-verbal, que je vous rapporterai à signer tantôt!...

FAROUCHON.

En même temps que je reviendrai pour vous faire votre barbe.

BERLURET, à Perdreau.

Air de M. J. NARGEOT.

Gardez cet hémicycle
Avec beaucoup d'instinct,
Ou redoutez l'article
Deux cent cinquante-cinq!..
Les choses, qui sont là parfaitement serrées,
Peuvent, sachez-le bien, y rester fort longtemps.

PERDREAU, à part.

Alors, elles seront bien détériorées,
Si l'on revient lever les scellés dans quinze ou vingt ans!..

REPRISE, ENSEMBLE.

Gardons / Gardez } cet hémicycle, etc.

(Farouchon et Berluret en sortant lui renouvellent leurs recommandations.)

SCÈNE VI.

PERDREAU, DÉJANIRE, COLOMBE, dans les armoires.

PERDREAU, avec terreur.

Ah! ah! ah!

DÉJANIRE, écartant le rideau vert de l'armoire.

Ils sont partis!.. il était temps... je n'en puis plus!..

COLOMBE, de même.

Nous sommes perdues!

DÉJANIRE.

Ah çà! mais, dites donc.. pas de bêtises! venez m'ouvrir!..

PERDREAU, s'asseyant près de la table.)

Sapristi! je m'en garderai bien!..

TOUTES DEUX.

Comment?

PERDREAU.

Et les scellés?

DÉJANIRE.

Eh bien! laissez-les, les scellés!... mais ouvrez-moi.

COLOMBE.

Mon petit Perdreau, délivrez-moi!..

PERDREAU, *lui embrassant les doigts à travers la grille.*

Mais, ma douce Colombe, si vôtre petit Perdreau vous délivre, c'est lui que l'on mettra en cage, et quelle cage!..

COLOMBE.

Ah! vous ne voulez pas!.. (*Elle donne des coups de pied et des coups de poing dans la porte de son armoire.*)

PERDREAU, *courant servir d'appui à la porte avec son dos.*

Sapristi!.. Colombe!..

DÉJANIRE, *même jeu que Colombe.*

Je démanche la porte.

PERDREAU, *de même, court à l'autre armoire; Déjanire lui prend les cheveux par le treillage.*

Prelotte!.. elle m'égratigne!.. Rentrez vos ongles, ma chatte! (*Elles recommencent leur carillon.*) Après tout, vous pouvez cogner, les serrures sont solides...

DÉJANIRE.

Mais c'est un attentat!.. je me fais l'effet d'une lionne dans sa cage!..

COLOMBE.

Vous ne voyez donc pas que je pleure?..

PERDREAU.

Pleurez... Colombe... les larmes soulagent... je ne peux pas pleurer, moi!..

DÉJANIRE.

Je vais avoir une attaque de nerfs.

PERDREAU, *allant au bahut.*

Je vais vous donner du vinaigre!.. (*S'arrêtant devant les scellés.*) Ah! collé sous bande!..

DÉJANIRE.

Mais savez-vous que c'est horrible!

COLOMBE.

Et que vous êtes un monstre!..

PERDREAU.

Sapristi!.. en voilà un tête à tête!..

DÉJANIRE.

Si encore j'avais déjeuné!..

COLOMBE.

Ah! mon Dieu, c'est vrai, nous sommes presque à jeun...

PERDREAU, *prenant la dinde.*

Oh! si ce n'est que cela... tenez!.. prenez cette dinde... (*S'arrêtant devant le grillage.*) Miséricorde!.. et la grille...

COLOMBE.

Impossible!..

PERDREAU, *reportant le plat sur la table.*

Ah! s'il pouvait y avoir un tremblement de terre... à la Martinique!..

DÉJANIRE.

Mourir de faim!

PERDREAU.

Quand il y a là une dinde!

DÉJANIRE.

Et dire que c'est mon mari...

PERDREAU.

Un melon!..

DÉJANIRE.

Plaît-il?..

PERDREAU, jetant un grand cri.

Ah!..

DÉJANIRE.

Quoi?..

PERDREAU.

Une idée!.. (Allant prendre une assiette de biscuits à la cuiller qui est sur le bahut.) Ces biscuits!..

DÉJANIRE.

Des biscuits!.. comme à des serins!.. Enfin...

COLOMBE.

Dépêchez-vous.

PERDREAU, allant à Déjanire.

Air du *Fil de la Vierge.*

O destin misérable!

COLOMBE.

O cruelle aventure!

DÉJANIRE.

Pas un *bifteck!*

PERDREAU.

Aux petits des oiseaux je donne la pâture...
(A Déjanire.)
Ouvrez le bec.
(Il passe des biscuits à Déjanire à travers le grillage; puis il va à l'armoire de Colombe, pour laquelle il fait le même jeu.)
Je donne la pâture à deux femmes charmantes...
A mes amours!..
(Passant un biscuit à Colombe. — Parlé: Du bon nanan!)
Comme on donne à manger, dans le jardin des plantes,
A Martin l'ours.
(Il pose l'assiette de biscuits sur la table.)

COLOMBE.

J'ai soif! à boire!..

PERDREAU, prenant la fiole de champagne avec un verre.

Voilà!.. voilà!.. Ah! pristi!.. comment passer un verre et une bouteille... nom d'un biberon!.. Tiens! mais à propos de biberon... voilà mon affaire!.. (Il verse du vin de champagne dans un biberon qu'il prend sur le petit meuble à droite.) Mon biberon à jet continu!..

COLOMBE.

A boire!..

DÉJANIRE.

Oui, à boire!

PERDREAU.

Voilà! voilà!..

COLOMBE.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quelle aventure sans pareille!

DÉJANIRE.

Et quelle abomination!
Nous offrir semblable bouteille!

PERDREAU, faisant boire Déjanire.

D'une fort belle invention
C'est la pâle imitation.

(Passant à Colombe qu'il fait boire à son tour.)

Je pourrais sans doute. à la ronde,
Trouver beaucoup mieux que cela.
Mais le plus bel homme du monde
Ne peut donner que ce qu'il a!

(Perdreau remet son biberon sur la table, qu'il porte à droite; puis il range les chaises.)

DÉJANIRE.

Enfin, jusques à quand prétendez-vous?..

COLOMBE.

Nous détenir ainsi?..

PERDREAU.

Jusques à quand?.. Jusqu'à l'arrivée des héritiers du patron Landouillet... (Elles trépignent.) Mais songez donc que je vous dorloterai, je vous mijoterai, je vous engraisserai... Connaissez-vous la fable de la belette?..

DÉJANIRE.

Non!..

PERDREAU.

Hé bien! vous serez comme cette belette... vous ne pourrez plus sortir!..

COLOMBE.

Mais c'est donc une reclusion!

DÉJANIRE.

Tenez! ouvrez, ouvrez-nous, ou je me poignarde avec ma broche!..

PERDREAU.

Ah! il y a du drame dans l'air!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FAROUCHON.

(Farouchon ouvre vivement la porte du fond; il a l'air sombre, s'arrête un instant sur le seuil de la porte, le chapeau sur les yeux. Il porte toujours ses ustensiles.)

PERDREAU, à part *.

Lui!

* Per. Far.

COLOMBE, DÉJANIRE.

Ah! (Elles tirent vivement les rideaux des bibliothèques.)

PERDREAU, à part.

Ah! le drame se noue!..

FAROUCHON.

Je croyais avoir entendu... non!.. il est seul... (Prenant au fond une chaise qu'il place au milieu du théâtre et allant à Perdreau.) Donnez-vous la peine de vous asseoir... je viens vous raser. (Il pose ses ustensiles sur la table.)

PERDREAU, à part.

Si je refuse, j'éveille ses soupçons. Allons, c'est le seul moyen de m'en débarrasser. (Il s'assied.)

FAROUCHON, lui passant brusquement une serviette autour du cou.

Savez-vous une chose?..

PERDREAU.

Non!..

FAROUCHON, serrant la serviette.

Colombe a disparu.

PERDREAU.

Ah! mais, dites donc, vous m'étranglez!

FAROUCHON.

Elle a disparu avec sa marraine..... (Il va chercher son plat à barbe.)

PERDREAU, chantant.

« Avec une marraine,
« Que son cœur, que son cœur a de peine! »

FAROUCHON, le savonnant jusque dans les yeux*.

Ah! cela vous amuse, cela vous égaye...

PERDREAU.

Ah! mais, sapristi! vous m'aveuglez!..

FAROUCHON.

Laissez donc! (Il reporte le plat à barbe sur la table et revient près de Perdreau.)

PERDREAU.

Bigre! ça me picote...

FAROUCHON, astiquant son rasoir.

Cela éclaircit la vue... (prenant le bout du nez de Perdreau d'un air furieux.)
Où l'avez-vous cachée, hein?..

PERDREAU.

Qui? qui?..

FAROUCHON.

Ma fille!..

PERDREAU.

Mais, fichtre! ne me pincez pas le nez!

* Far. Per.

FAROUCHON, le rasant.

Répondez... où est-elle?

PERDREAU, renflant le dos, se pelotonnant sur lui-même.

Mademoiselle Colombe? il y a un siècle que je ne l'ai vue...

FAROUCHON, de même.

Ah! si quelqu'un me la détournait du sentier des rosières... cré nom!..

PERDREAU.

Aïe!...

FAROUCHON.

Je vous ai coupé!..

PERDREAU.

En plein l'oreille gauche... (Se levant.) vieil écorcheur!..

FAROUCHON, le forçant à se rasseoir.

Air : *Vaudeville de la Petite-Sœur.*

Allons, venez donc vous rasseoir...
Pour que je vous rase à mon aise,
Tenez-vous mieux sur votre chaise.

PERDREAU.

Vous, tenez mieux votre rasoir.

FAROUCHON, brandissant son rasoir.

Si ma fille, avec quelque Blaise,
Cueillait la fraise!..
Voyez ce rasoir qui reluit!..

PERDREAU, à part, reculant avec sa chaise, jusqu'à la table.

Ah! ce perruquier me consterne!..
Il me représente Judith,
Quand elle rasait Holopherne.
Ah! je crains le sort d'Holopherne!
Pauvre Holopherne!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BERLURET.

BERLURET, en dehors.

Oh! allez, je la trouverai bien!

PERDREAU, à part, s'essuyant la figure avec sa serviette.

L'autre, à présent!.. Ah! ça se complique!..

BERLURET, entrant vivement, à Perdreau.

Ma femme!.. Monsieur! où est ma femme*?..

PERDREAU.

Me l'avez-vous donnée à garder?

BERLURET.

Je vous dis qu'elle ne peut être qu'ici!.. Monsieur, vous m'avez pris ma femme!..

PERDREAU, se levant,

Voulez-vous me fouiller?.. fouillez-moi!..

* Far. Ber. Per.

BERLURET.

Je suis certain qu'elle est dans une de ces armoires. (Il va à l'armoire de gauche.)

PERDREAU, criant.

Ne touchez pas aux scellés!... article 255... ne plaisantons pas...

BERLURET, redescendant.

Il a raison... on ne met pas de femmes sous les scellés... je n'en ai jamais trouvé.

FAROUCHON, bas à Berluret.

Ah! si elles sont ici, nous allons le savoir. (Le prenant sous le bras.) Écoutez-moi. (Il lui parle bas.)

PERDREAU, inquiet, à part.

Un complot!... les voilà qui jabotent... ils préparent sans doute quelque souricière... soyons attentif.

BERLURET, bas à Farouchon.

Très-bien. Je comprends.

FAROUCHON, de même.

Ayez l'air de me faire une scène.

PERDREAU, chantonnant.

« Quel est donc ce mystère? »

BERLURET, parlant très-haut, à Farouchon.

Allons donc! vous ne savez ce que vous dites!

FAROUCHON.

Et moi, je vous soutiens...

BERLURET.

Vous êtes une vieille bête!..

FAROUCHON.

Vieille bête!

PERDREAU, à part.

Voilà qu'ils se disent des vérités.

BERLURET.

Il est évident que ni ma femme, ni votre demoiselle ne sont ici.

FAROUCHON.

Mais alors où sont-elles?

BERLURET.

Ah! pour cela je n'en sais rien .. et ça me contrarie d'autant plus que, voulant faire une surprise à ma femme, je venais de lui acheter ce cachemire à condition.

PERDREAU, à part.

Ah! voilà la souricière!

FAROUCHON, l'œil sur les armoires.

Oh! le beau cachemire!.. (Les deux rideaux des armoires s'entr'ouvrent légèrement, les deux femmes se montrent. Les trois hommes jettent un cri.)

ENSEMBLE.

Ah!.. (Farouchon court à l'armoire de droite et Berluret à celle de gauche.)

PERDREAU, à part *.

Patatras!

ENSEMBLE.

Air de *Carabins et Carabines.*

O fureur! ô vengeance!
Jamais je ne fus plus } surpris!
Comme ils doivent être }
Il faut } de cette offense
Ils vont }
Nous } venger à tout prix!
Se }

FAROUCHON ET BERLURET.

Mon délire est extrême!
Tous les deux nous sommes volés.
Il faut, à l'instant même,
Arracher les scellés.

(Ils arrachent les scellés des armoires.)

FAROUCHON ET BERLURET, à Perdreau.

Maintenant, ouvrez, je l'ordonne!

PERDREAU.

Oui, maintenant je vais ouvrir.
Ces dames vont pouvoir sortir.
La liberté, je la leur donne.
Mais, vous, à votre tour, tremblez!
Vous avez brisé les scellés!

(Il donne, pendant l'ensemble suivant, les clefs à Farouchon et à Berluret, qui ouvrent les armoires à la fin de l'ensemble.)

ENSEMBLE.

FAROUCHON ET BERLURET.

Ah! la douleur m'accable!
Comme ils se sont joués de nous!
Sortez, { fille } coupable,
{ femme }
Ou craignez mon courroux!

LES AUTRES.

Vous êtes responsables,
Et tout va retomber sur vous,
Vous êtes seuls coupables:
Les innocents, c'est nous.

BERLURET ET FAROUCHON, faisant sortir les deux femmes des armoires **.

Venez, femmes plus que légères.

PERDREAU.

Tous deux vous serez arrêtés...
Vous irez tous deux aux galères.

FAROUCHON ET BERLURET.

Ah! c'est trop de témérités!...

* Ber. Per. Far.
** Déj. Ber. Per. Far. Col.

Vous, Mesdames, sortez, sortez!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Sur la reprise, Berluret a pris sa femme et Farouchon sa fille qu'ils conduisent à la porte, malgré leur résistance. Puis, après les avoir fait sortir, ils referment la porte à la fin de l'ensemble, et viennent se placer de chaque côté de Perdreau.)

SCÈNE IX.

BERLURET, PERDREAU, FAROUCHON.

PERDREAU, à part.

Ah! voilà le drame, le voilà, le drame!.. le voilà!..

FAROUCHON, à Perdreau.

Tu comprends...

BERLURET, de même.

Que c'est maintenant...

FAROUCHON.

Entre nous...

BERLURET.

Un duel...

FAROUCHON.

A mort!..

PERDREAU.

A mort?

BERLURET et FAROUCHON.

A mort!..

PERDREAU.

Permettez, permettez, je n'ai pas d'armes...

FAROUCHON, tirant ses rasoirs.

Tant mieux!.. nous en avons...

BERLURET.

Ça suffit...

PERDREAU, noblement.

C'est donc un assassinat?

BERLURET.

Il a raison... il faut égaliser les chances... donnez-lui un rasoir... nous allons en prendre deux...

PERDREAU.

Je ne me bats pas au rasoir, moi!..

FAROUCHON, exaspéré.

Mais à quoi te bats-tu donc?

PERDREAU.

Je me bats à la cour d'assises... je vous cite au tribunal criminel.. vous m'accuserez de séduction, et moi, je vous accuserai de bris de scellés; j'en aurai pour six mois de prison, et vous, pour cinq ans de travaux forcés.

FAROUCHON.

Et tu crois que je ne vais pas t'occire?

PERDREAU.

Si vous m'occisez, vous serez condamné à mort..... à perpétuité... ah!...

BERLURET.

J'ai la chair de poule..... Allons-nous-en, Farouchon. (Il remonte.)

FAROUCHON.

Mais on ne peut donc pas se débarrasser des êtres qui vous gènent!.. (On entend en dehors une voix qui prononce ces mots :)

DUMONTEL.

Il y a quèlqu'un chez lui... c'est bien.

BERLURET, remontant*.

Cette voix!...

DUMONTEL, du dehors.

Oui, Madame, je suis M. Dumontel, le greffier du juge de paix.

BERLURET.

Ciel!...

FAROUCHON.

Le greffier du juge de paix?..

PERDREAU, avec joie, passant au milieu**.

Ah!... je vais donc pouvoir vous dénoncer!...

FAROUCHON.

Grâce!

BERLURET.

Pitié!...

FAROUCHON.

Ne dites rien!

BERLURET.

Sauvez-nous!

FAROUCHON.

Cachez-nous!...

BERLURET.

Dieu! qu'il ne s'aperçoive pas! (Il arrache les scellés du bahut et Farouchon ceux du petit meuble à droite.)

PERDREAU, à lui-même.

Dois-je être généreux?

DUMONTEL, du dehors.

Au nom de la loi, ouvrez!

BERLURET.

Où me blottir?

FAROUCHON.

Où me fourrer?...

TOUS DEUX, en se heurtant comiquement, au milieu du théâtre.

Ah! ces armoires!.. (Berluret se précipite dans l'armoire de droite, et Farouchon dans celle de gauche.)

* Per. Ber. Far.
** Ber. Per. Far.

PERDREAU, quand ils sont dans les armoires, tournant les clefs.

V'li... v'lan!... v'li... v'lan!... Ah! je les tiens!... (Il met les clefs dans sa poche, et va ouvrir.)

SCÈNE X.

PERDREAU, DUMONTEL, FAROUCHON et BERLURET, dans les armoires.

DUMONTEL, entrant*.

Pardon, mon cher monsieur Perdreau... En rentrant chez moi, après un voyage de quelques jours, je trouve sur mon bureau un pli, qui m'annonce le décès de ce pauvre Landouillet.

PERDREAU.

Quoi! cet excellent patron?..

DUMONTEL.

Un ami de vingt ans!... et ce message m'enjoint de poser les scellés chez lui...

PERDREAU, à part.

Ah! bien! très-bien!...

DUMONTEL, posant les scellés, en commençant par le petit meuble de droite.

Je ne comprends pas que mon commis, que j'avais investi de toute ma confiance, n'ait pas exécuté cet ordre en mon absence. Conçoit-on une telle incurie! Abandonner ainsi tous les dossiers de mon cabinet!...

PERDREAU, très-haut.

C'est impardonnable!...

DUMONTEL, posant les scellés aux armoires.

En attendant que je régularise cette apposition de scellés..... je ne crois mieux faire que de vous en confier la garde.

PERDREAU.

Vous êtes bien bon!..

DUMONTEL, arrivé au bahut**.

Je dois ajouter que l'article 255...

PERDREAU.

Du Code pénal?...

DUMONTEL.

Vous le connaissez?..

PERDREAU.

J'en ai entendu parler... vaguement...

DUMONTEL.

Assume sur vous une responsabilité...

PERDREAU.

Dont je me montrerai digne... je vous le jure...

* Per. Dum.
** Dum. Per.

DUMONTEL.

Le crime de bris de scellés sera puni des travaux forcés... Vous êtes prévenu?

PERDREAU.

Parfaitement.

DUMONTEL, allant reprendre son chapeau et un grand portefeuille, qu'il a posés sur la table *.

Il n'y a du reste, que vous sachiez, rien de bien précieux dans ces armoires?

PERDREAU.

Oh! mon Dieu, non, Monsieur... quelques vieilles drogues.

DUMONTEL, remontant.

Dans le cas où je ne pourrais revenir aujourd'hui...

PERDREAU.

Oh! allez! rien ne presse...

DUMONTEL.

Comptez toujours sur moi pour demain.

PERDREAU.

Au revoir, Monsieur... mais ne vous gênez pas...

DUMONTEL.

Ce pauvre ami!.. qui s'y serait attendu?..

PERDREAU.

Ah!.. un homme qui se portait si bien!.. (Dumontel sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins DUMONTEL.

PERDREAU, triomphant, en dansant.

Ta déri déri, ta déri déra!.. (Farouchon et Berluret ouvrent les rideaux des armoires.)

FAROUCHON.

Perdreau!.. mon petit Perdreau!.. je t'en prie!..

PERDREAU.

Air de l'*Apothicaire*.

Non, vous resterez là-dedans!

BERLURET.

Mais ces procédés sont infâmes!

PERDREAU, prenant une badine à habits qui se trouve accrochée à l'une des armoires.

Ils sont vivants! ils ont des dents!
Entrez, entrez, Messieurs, Mesdames!..

BERLURET ET FAROUCHON.

Mais c'est affreux!

PERDREAU.

Que de bijoux
Je porterai sur de beaux linges,
Quand, à la foire, pour deux sous,
Je montrerai ces nouveaux singes!

* Per. Dum.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DÉJANIRE, COLOMBE.

COLOMBE, entrant avec Déjanire *.

Hé bien!..

DÉJANIRE.

Qu'est-ce qui s'est passé?

PERDREAU, les prenant par la main.

Ah! venez, venez contempler les singes... (Leur montrant les deux armoires.) Les voilà les singes!..

COLOMBE.

Ciel!.. mon père!..

DÉJANIRE.

Mon mari!..

BERLURET, à sa femme.

Madame, je vous somme de m'ouvrir...

FAROUCHON.

Idem... idem... ma fille!..

PERDREAU, arrêtant Colombe.

Diable! n'en faites rien! et l'article 255!..

DÉJANIRE.

Ah ben! vous v'là dans de jolies situations!

PERDREAU, à Farouchon, prenant Colombe dans ses bras.

Venez donc m'empêcher de lui faire la cour, à présent! (L'embrassant.) Cher ange!..

COLOMBE.

Monsieur Perdreau!...

DÉJANIRE.

Jeune homme!...

PERDREAU.

Voyons! l'épouserai-je?...

DÉJANIRE.

Ah!... alors!...

FAROUCHON.

Colombe, si tu ne m'ouvres pas, je te maudis!...

PERDREAU, arrêtant Colombe qui veut remonter vers son père.

Colombe, si vous ouvrez, je suis fichu!..

COLOMBE.

Que faire?...

DÉJANIRE.

Dame! mes enfants, il faut obéir à la loi.

PERDREAU, à Déjanire.

Vous êtes bonne, vous! vous avez de ça, vous!.. (Il lui prend la taille et l'embrasse.)

BERLURET, bondissant dans l'armoire.

Il l'embrasse, sur l'honneur!...

* Col. Per. Déj.

PERDREAU.

Non... sur la joue droite... (Il l'embrasse encore.)

DÉJANIRE, se retirant.

Ah! mais... voulez-vous bien finir!...

PERDREAU, à Déjanire.

Voyons, t'épouserai-je?... Ah! non... pas vous!... (Il se détourne vers Colombe.)

FAROUCHON.

Mais si!... mais si!... puisqu'il vous faut absolument une femme, prenez celle de Berluret.

BERLURET, se récriant.

Ah! mais, vous, là-bas!... Déjanire, venez ici!

DÉJANIRE.

Dans votre boîte?... J'en ai assez!...

COLOMBE, à Perdreau.

Je vous demande grâce pour mon papa!

PERDREAU.

Air de *la Tentation de saint Antoine.*

Moi, délivrer votre papa!
Colombe, retenez cela;
Votre papa nous mariera...
Ou votre papa restera
là!

FAROUCHON ET BERLURET.

Ah! morbleu! vous nous le paîrez!

PERDREAU.

Là vous resterez,
Vous mangerez,
Vous coucherez!

FAROUCHON ET BERLURET.

Ah! cristi! pristi! sapristi!

DÉJANIRE, à Perdreau.

Mais c'est mon mari!..

PERDREAU, l'embrassant.

Je vous embrasse devant lui!

ENSEMBLE.

PERDREAU.

Ah! ah! ah!
Quel bonheur c'est là!
Colombe, retenez cela... etc.

LES DEUX FEMMES.

Ah! ah! ah!
C'est affreux cela!
Quoi! retenir mon { mari / papa } là!
Ah! ah! ah!
L'on vous détestera,
Tant que mon { mari / papa } restera
là!

FAROUCHON ET BERLURET.

Ah! ah! ah!
Qui nous vengera?
Qui punira ce brigand-là?
Ah! ah! ah!
Certe, il nous paira
Tout le temps qu'il nous laissera
là!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUMONTEL.

DUMONTEL, entrant vivement, à Perdreau *.

Ah! grande nouvelle! grande nouvelle!... Nous nous trompions!... (Montrant une lettre.) J'apprends à l'instant, par cette lettre de mon ami, que c'est M. Landouillet, fabricant de boutons, et non M. Landouillet, fabricant de biberons, qui vient de décéder au Havre.

PERDREAU, joyeux.

Bah! vrai?...

DUMONTEL.

Aussi, je viens vous dégager de votre mandat et lever tout de suite ces scellés. (Il ôte les scellés de l'armoire de droite.)

PERDREAU, ouvrant l'armoire descellée.

Moi, pour vous assurer qu'on n'a touché à rien...

DUMONTEL, voyant Berluret qui sort tout embarrassé de l'armoire **.

Mon commis dans cette armoire!

BERLURET, balbutiant.

Oui. . une fantaisie... un caprice... et puis j'attendais l'omnibus. (Dumontel descelle l'autre armoire.)

PERDREAU, à Dumontel, en ouvrant.

Et que par ici, tout est parfaitement intact... (Farouchon se montre tout penaud dans l'armoire; il a relevé son collet d'habit jusque sur ses yeux.)

DUMONTEL ***.

Monsieur Farouchon !... que faites-vous là ?..

FAROUCHON.

Je... je repassais mes rasoirs. (Il passe près de sa fille.)

DUMONTEL, à Berluret ****.

M'expliquerez-vous ?...

BERLURET, avec embarras.

Dame !.. que vous dirai-je?.. Pour ravoir ma femme cachée là-dedans par ce chenapan... (Il montre Perdreau.)

PERDREAU.

Dites donc... vous!

DUMONTEL, l'interrompant.

C'est bien!... nous éclaircirons!... (A Perdreau.) Mais, réjouis-

* Col. Per. Dum. Déj.
** Col. Per. Dum. Ber. Déj.
*** Col. Per. Far. Dum. Ber. Déj.
**** Col. Per. Far. Dum. Ber. Déj.

sez-vous, mon cher Perdreau... Landouillet m'annonce qu'ayant réalisé de grands bénéfices, grâce à votre nouvelle invention, il vous associe à son commerce.

PERDREAU, avec joie.

Vrai ?... Moi, son associé !

FAROUCHON.

Son associé ! (Dumontel passe à gauche.)

BERLURET, à sa femme, d'un ton courroucé*.

Oui, Madame, la femme doit suivre son mari partout.. j'étais dans cette armoire... vous deviez y venir!..

DÉJANIRE.

Soupçonner votre innocente épouse!.. Fi! Monsieur!.. (Changeant de ton.) Et mon cachemire ?..

BERLURET, souriant et radouci.

D'Inde!.. Tu l'auras. (Il passe à droite.)

FAROUCHON, à part.

Ah ! il est son associé ! (Brusquement, à Perdreau, en lui tendant la main **.) Ça va bien, mon gendre ?

PERDREAU, lui donnant la main.

Pas mal... et vous, beau-père ?

FAROUCHON.

Tu es un bandit, mais tu me vas!.. je te raserai gratis.

PERDREAU, avec effroi.

Crelotte !

FAROUCHON, le faisant passer près de Colombe.

Ça sera ta dot !

ENSEMBLE ***.

Air des *Jolis Pantins.* (ABADIE.)

Pour que tout finisse,
Qu'un hymen nouveau
A jamais unisse
Colombe et Perdreau. } (*bis.*)

PERDREAU.

Enfin, j'ai dompté ce père féroce!

DÉJANIRE.

Il faut que l'hymen ait lieu sans retard,
Et que l'on me serve, au repas de noce,
Truffes et pâté, champagne et homard.

PERDREAU.

Je le veux bien, car
J'en aurai ma part.
Mais serai-je heureux?.. c'est douteux encore.
(Au public.)
Sorti du péril, où j'étais tombé,
C'est vous maintenant qu'il faut que j'implore,
Car, sans vous, je suis un Perdreau flambé!

* Dum. Col. Far. Per. Ber. Déj.
** Dum. Col. Far. Per. Déj. Ber.
*** Dum. Col. Per. Far. Déj. Ber.

Pour que tout finisse
Sans malheur nouveau,
Que l'on applaudisse
Colombe et Perdreau!

ENSEMBLE.

Pour que tout finisse... etc.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

LA

FIN DU ROMAN

OU

COMMENT ON SE DÉBARRASSE D'UNE MAITRESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR

M. LÉON GOZLAN,



REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS LE 31 MAI 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

VAUDREUSE.	MM. BRINDEAU.
ANATOLE.	DELAUNAY.
STÉPHEN.	GOT.
VERRIÈRES.	MONROSE.
LÉONARD.	MATHIEN.
HENRIETTE.	Mlle DELPHINE MARQUET.

La scène à Paris, en 1850.

Un petit salon octogone, dans le milieu duquel est une borne surmontée d'une corbeille de fleurs ; autour de ce meuble, recouvert d'une étoffe riche, règne sur toute la longueur une banquette circulaire. A droite, au premier plan, une fenêtre avec des rideaux; dans le pan coupé, à droite, la porte d'entrée à double battant, la seule qui communique avec l'extérieur; sur le devant de la scène, un guéridon sur lequel se trouvent un petit miroir et une sonnette. Il y a un fauteuil placé entre le guéridon et la borne. A gauche, au premier plan, une porte à un seul battant ouvrant sur la scène et ne communiquant qu'avec l'intérieur; dans le pan coupé, à gauche, une console surmontée d'une glace; sur la console, un service de chine sur un grand plateau; une cheminée au milieu du salon, sur cette cheminée qui porte une pendule, une glace sans tain, derrière laquelle on aperçoit un autre salon. A droite de cette glace un groupe réel ou figuré de pipes de toutes formes; à gauche une collection d'armes peintes en relief. Entre la cheminée et la console, une petite table sur laquelle se trouvent un timbre et la boîte à portrait qui sert à la dernière scène. Sur le devant de la scène, une chaise. Ensemble riche, délicat, type de l'élégance parisienne.

SCÈNE I.

VAUDREUSE, LÉONARD, *entre par la droite.*

VAUDREUSE, *il sort de la gauche et va à la table frapper le timbre.*
Madame se dispose-t-elle pous aller au concert?

LÉONARD.

Madame est habillée.

VAUDREUSE.

Déjà! Il est à peine dix heures, et elle ne doit chanter qu'à onze heures : elle est bien sûre de ne pas se faire attendre... Cette impatience... Enfin! Léonard, allez au cercle et dites à messieurs Anatole, Verrières, et au major Stéphen, que je les attends ici dans une heure pour prendre le thé avec moi.

LÉONARD.

Monsieur ne sortira plus ce soir?

VAUDREUSE.

Non. Mais allez vite au cercle, et ne vous arrêtez pas à boire avec tous les cochers du quartier. En descendant faites dire à Madame qu'elle peut disposer de ma voiture.

LÉONARD.

Voilà Madame. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

VAUDREUSE, HENRIETTE.

VAUDREUSE, *baisant la main à Henriette.*

Toilette charmante!

HENRIETTE, *un cahier de musique à la main, qu'elle dépose sur la banquette de la borne.*

Bien simple; le public n'en demande pas davantage à une débutante. (*Il s'asseyent sur le devant de la borne.*)

VAUDREUSE.

Le public!

HENRIETTE.

Vous avez raison de frémir à ce nom terrible.

VAUDREUSE.

Celui des concerts n'est pas aussi redoutable, il me semble, que celui des théâtres. C'est encore le tigre, mais apprivoisé.

HENRIETTE.

D'ailleurs il faut bien que je m'y habitue. Ne viendrez-vous pas m'entendre?

VAUDREUSE, *sèchement.*

Non!

HENRIETTE.

C'est bien, j'aurai du courage toute seule; cependant, c'est vous qui m'avez conseillé de chanter en public.

VAUDREUSE.

Sans doute, sans doute, mais je ne vous y force pas. Je vois là, pour vous, une position, un avenir!

HENRIETTE.

Vous avez raison.

VAUDREUSE.

Vous pouvez réussir; un succès en amène vite un autre: du Jardin d'Hiver on passe au théâtre, du théâtre à la fortune.

HENRIETTE.

Ordinairement on bâtit pour soi les châteaux en Espagne; mais vous, mon ami, vous les construisez pour les autres. Malheureusement un coup de sifflet peut renverser votre édifice castillan.

VAUDREUSE.

Un coup de sifflet! On vous sifflerait, vous!

HENRIETTE.

Pas ce soir. (*Elle se lève.*) On ne siffle pas dans les concerts, si l'on y bâille quelquefois.

VAUDREUSE, *se levant.*

Je ne veux pas que vous alliez à ce concert.

HENRIETTE.

Cependant...

VAUDREUSE.

Non! vous n'irez pas... Je vais écrire. (*Il remonte vers la table du fond.*)

HENRIETTE.

A qui? au public? Au public qui, dans une heure, m'attendra, et finira, ne me voyant pas venir, par me demander à grands cris?

VAUDREUSE.

On le laissera crier.

HENRIETTE.

Mais enfin, n'est-ce pas vous qui avez voulu que je joue, que je débute? Je vous ai obéi, et maintenant...

VAUDREUSE, *prenant la main d'Henriette.*

Je n'avais pas envisagé tous les périls auxquels je vous exposais... Que tenez-vous donc là?

HENRIETTE, *timidement.*

Une lettre, une lettre que m'a laissée pour vous ce matin M. Simon.

VAUDREUSE, *cherchant.*

M. Simon...

HENRIETTE.

Je me suis habillée un peu plus tôt afin d'avoir le temps de vous parler de cette affaire.

VAUDREUSE.

Une affaire?... M. Simon?... Ah! oui, cette petite note!

HENRIETTE.

Trois mille six cents francs! Je ne sais plus que lui dire.

VAUDREUSE.

Ne lui dites rien.

HENRIETTE.

Il faut pourtant...

VAUDREUSE.

Laissons cela!

HENRIETTE.

M. Andrivel est venu aussi.

VAUDREUSE.

Qu'est-ce encore que M. Andrivel?

HENRIETTE.

Vous lui avez souscrit, il y a un an, une lettre de change de dix mille francs.

VAUDREUSE.

Eh bien! je lui en ferai une autre, deux autres, dix autres! autant qu'il en voudra; mais, pour Dieu!...

HENRIETTE.

Je doute qu'il accepte.

VAUDREUSE.

Qu'est-ce que cela me fait?

HENRIETTE.

Il est à bout de patience.

VAUDREUSE.

Et moi?... Je ne sais pourquoi vous choisissez un pareil moment?

HENRIETTE.

Je ne l'ai pas choisi.

VAUDREUSE, *dépité.*

Est-ce tout?

HENRIETTE.

M. Josué, votre marchand de chevaux.

VAUDREUSE.

En vérité, ma chère amie, vous êtes plus terrible que tous mes créanciers ensemble. Sur quelle feuille de papier timbré avez-vous marché? Voilà dix jours que vous tournez autour de cette explication.

HENRIETTE.

Si vous consentiez seulement à voir votre tante, qui est si riche et qui vous aime tant!

VAUDREUSE.

Bien trouvé! Savez-vous ce qu'exige ma tante Magdebourg de Vieille-Barbe, pour payer mes dettes? Elle veut que j'aille faire sa partie de whist deux fois par semaine dans un appartement où l'on fait du feu en plein mois de juillet, un appartement tapissé en velours chocolat, rempli de chiens, de chats et de perroquets; elle veut que je dîne tous les lundis chez elle avec son médecin homœopathe, qui a les cheveux rouges et l'accent hollandais; que je passe la belle saison à la campagne, dans son vieux château de Vieille-Barbe, où l'on ne trouve qu'une seule espèce de gibier, — des souris... J'aime mieux la prison! oui, la prison!

HENRIETTE, *qui a tenu le papier timbré et la lettre dans sa main.*

La prison! voilà la clef qui vous l'ouvrira!

VAUDREUSE.

Qu'est-ce donc? (*Il prend le papier timbré et va à l'extrême gauche.*) Une contrainte par corps, créance Bourdonnais, douze mille francs... Mais quel besoin avez-vous de me donner toutes ces mauvaises nouvelles? On payera, puisqu'il le faut... C'est là ce que vous voulez: je dînerai avec ma tante Magdebourg de Vieille-Barbe. Oui, j'irai à sa campagne! oui, je ferai la partie avec son médecin! oui, oui, oui!... Etes-vous contente? voilà ma

soirée gâtée. Henriette, une dernière fois, je vous prie, je vous supplie de ne plus vous mêler de mes affaires.

HENRIETTE.

C'est bien! mais encore fallait-il?...

VAUDREUSE.

Il ne fallait pas... Si mon observation a le malheur de vous déplaire, tant pis!

HENRIETTE.

Le ton avec lequel vous la faites...

VAUDREUSE.

Le ton n'y fait rien... Conformez-vous à l'observation; voilà tout!

HENRIETTE, *allant à l'extrême droite.*

Je dépends de vous, je le sais; j'ai le tort de prendre trop à cœur vos intérêts.

VAUDREUSE.

Beaucoup trop parfois.

HENRIETTE.

Le tort de vous aimer.

VAUDREUSE.

Vous m'aimez! vous m'aimez! ce n'est pas tout à fait une raison pour me rendre malheureux!

HENRIETTE.

Malheureux! je vous rends malheureux! quand c'est moi qui vous ai sacrifié ma considération, mon avenir, ma liberté!

VAUDREUSE.

Et la mienne, madame? la mienne!

HENRIETTE.

La vôtre!... Adieu, monsieur, je vais au concert.

VAUDREUSE.

Je ne vous retiens pas! (*Il remonte à gauche.*)

HENRIETTE, *en pleurs, allant s'asseoir à droite sur le fauteuil près du guéridon.*

Je le vois bien; m'en faire apercevoir est un outrage de plus. Il y a longtemps que j'aurais dû être partie pour le concert..... Oh! mon Dieu! mes traits sont renversés, mes yeux rouges..... (*Elle se lève et passe à l'extrême gauche.*) Paraître ainsi devant le public!

VAUDREUSE, *qui a passé derrière la borne, descend à droite.*

Remettez-vous; attendez encore quelques minutes. On ne vous chasse pas; notre explication est finie aujourd'hui.

HENRIETTE.

Pour recommencer demain.

VAUDREUSE.

A qui la faute?

HENRIETTE.

A vous!

VAUDREUSE.

A vous! Voyons, à tous les deux; nos goûts sont différents... (*Il baise Henriette au front.*) Nos humeurs entièrement opposées... (*Il l'embrasse sur la joue.*) Nos caractères ne s'entendront jamais! (*Il va l'embrasser au cou.*)

HENRIETTE, *l'arrêtant.*

Prenez garde, si vous alliez me haïr?

VAUDREUSE.

Charmante! Essuyez ces beaux yeux... Allons, allons! (*Il lui prend le bras qu'il passe sous le sien.*)

HENRIETTE.

Pourquoi me faire toujours de la peine?

VAUDREUSE.

Si vous croyez que parler des créanciers cela fait plaisir.

HENRIETTE.

Qui vous en parlera, si ce n'est moi?

VAUDREUSE.

Il ne faut jamais en parler, cela les fait venir. Sortez avec un pantalon blanc quand il fait beau, vous rentrez avec la pluie. Il en est de même des créanciers. N'encourageons pas les fléaux! (*Il quitte le bras d'Henriette.*)

HENRIETTE.

Puisque vous ne venez pas avec moi au Jardin d'Hiver, que ferez-vous pendant mon absence?

VAUDREUSE.

Mais vous n'allez pas au Jardin d'Hiver.

HENRIETTE.

Ah! vous me laissiez partir il n'y a qu'un instant.

VAUDREUSE.

Ce n'était pas sérieux: il est irrévocablement arrêté dans ma pensée que vous ne chanterez pas en public, que vous ne débuterez jamais, par conséquent, que vous ne sortirez pas d'ici ce soir.

HENRIETTE.

Mais c'est impossible!

VAUDREUSE.

Vous allez changez de toilette, vous resterez ici avec moi.

HENRIETTE, *regardant à la pendule qui est sur la cheminée.*

Grand Dieu!

VAUDREUSE.

Qu'est-ce donc?

HENRIETTE, *remontée au fond.*

Je n'ai plus que dix minutes, c'est à peine le temps de me rendre au Jardin d'Hiver.

VAUDREUSE, *allant à Henriette.*

Encore une fois, vous n'irez pas, c'est ma ferme et absolue volonté!

HENRIETTE, *descendant un peu vers la gauche.*

Vous n'êtes pas raisonnable; demain, dans une heure, vous me reprocherez encore de peser sur votre existence, de gêner votre liberté; vous me parlerez de votre avenir..... du mien..... Adieu! (*Elle passe derrière la borne et se dirige vers la porte de sortie.*)

VAUDREUSE, *la retenant au moment où elle va passer la porte et la ramenant en scène.*

Vous voulez donc que j'emploie la force? (*Il embrasse Henriette.*)

HENRIETTE.

Mon ami, que dira le directeur des concerts? Dans quel embarras ne vais-je pas le mettre?

VAUDREUSE.

Oh! si ce n'est que cela, je vais moi-même lui dire que je m'oppose à vos débuts, et s'il demande à être indemnisé, je payerai ce qu'il faut payer.

HENRIETTE.

C'est une folie.

VAUDREUSE.

J'y cours! (*Il se dirige vers la porte et revient.*) Ah! je dois vous dire que ne voulant pas trop m'ennuyer pendant votre absence, j'ai fait prier trois de mes amis de venir passer la soirée avec moi; ils vont arriver, recevez-les, et dites-leur que je serai revenu dans un quart d'heure: nous prendrons le thé. (*Il sonne à droite.*)

HENRIETTE.

Le thé!... le thé! On jouera bien un peu.

VAUDREUSE.

Deux ou trois petites parties. (*Il sonne.*)

HENRIETTE.

Dimanche vous avez perdu vingt louis.

VAUDREUSE.

C'était dimanche.

HENRIETTE.

Avant-hier vous en avez perdu quarante...

VAUDREUSE.

Peut-être bien ! C'est convenu, je m'en vais.

HENRIETTE.

Hier, vous avez perdu deux mille francs.

VAUDREUSE.

Dame ! il n'y a que les Grecs qui gagnent toujours.

HENRIETTE.

C'est que vous perdez continuellement, mon ami ; j'ai calculé vos pertes du mois, elles s'élèvent déjà...

VAUDREUSE.

Je ne veux pas le savoir ! je ne veux pas le savoir ! (*Il lui met la main sur la bouche.*)

HENRIETTE.

Vous auriez pourtant un moyen bien simple de ne perdre jamais beaucoup.

VAUDREUSE.

Et ce moyen bien simple est de ne plus jouer, n'est-ce pas ?

HENRIETTE.

Il est vrai que ce moyen-là...

VAUDREUSE.

Ne plus jouer ! Mais jouer, c'est vivre, c'est mieux encore. On était mort, on revit ; on manquait d'air et d'espace, et l'univers se déroule tout à coup à vos regards avec toutes ses richesses, immense paradis où aucun fruit n'est défendu. Avec cet or qu'on a gagné, conquis, avec cet or divin, que fera-t-on ?... Voyagera-t-on ? Ira-t-on en Espagne ? en Italie en Grèce ? Fera-t-on le tour du monde ?... Achetera-t-on un château sur les bords du Rhin ? une campagne sur les bords de la Loire ? si l'on fondait un hospice ? Si... si... Quelle sublime conflagration de désirs s'allume dans le cerveau à la vue de cet or, rigoureux mobile, non-seulement de tous les plaisirs, mais encore de presque toutes les vertus. Des imbéciles méprisent l'or du jeu, c'est comme si l'on méprisait le bonheur. L'or du jeu a un regard, il vous fascine ! L'or du jeu à une voix, il chante ; il vous berce ; grâce à cet or, on touche à tout par les mille rayons du désir, et l'on reste suspendu entre le ciel et la terre, suave catalepsie ! Si, au moment où on l'éprouve, quelqu'un, un bruit ne venait vous en tirer, on mourrait, oui, on mourrait, dans cette extase que les saints et les joueurs seuls connaissent. Ne plus jouer ! Ne plus jouer ! (*Il sonne.*)

HENRIETTE.

Je ne vous ai pas dit de ne plus jouer; quoique ce paradis? dont vous venez de faire une si brillante peinture n'ait jamais été qu'un enfer pour vous et pour bien d'autres.

VAUDREUSE.

Mais alors, quel est ce moyen de ne perdre jamais beauc o up

HENRIETTE.

Quand vous allez au cercle, ne portez jamais sur vous que quarante francs.

VAUDREUSE.

Voilà votre moyen ! Ah ! c'est trop fort ! vous avez des idées!... Vous m'avez déjà fait prêter serment de ne jamais jouer sur parole; vous avez obtenu que je serai toujours rentré avant minuit, que je payerai comptant presque tous mes fournisseurs; vous m'avez forcé à n'avoir que deux chevaux, un seul domestique, enfin vous avez obtenu que je ne donnerais plus à dîner qu'une fois par mois : maintenant vous voudriez, c'est l'idéal du despotisme !... que je ne portasse plus sur moi que quarante francs. (*Il sonne plus fort. Henriette s'assied sur le siége de la borne.*) Quarante francs! avec mes habitudes, mes goûts, quarante francs ! Mais, vous en feriez des bonnets de coton de mes goûts, si je vous écoutais. Henriette, nous nous aimons bien, n'est-ce pas? Voulez-vous que nous nous aimions encore davantage? Ne vous mêlez pas plus de mes goûts que de mes dettes. (*Il sonne.*) Ce diable de Léonard est donc sourd?

HENRIETTE.

Si je dois être une étrangère pour vous...

VAUDREUSE.

Si je dois être Télémaque et vous Mentor... Calypso, consolez-vous du départ d'Ulysse.

HENRIETTE.

Dois-je approuver tout ce qui se fait de mal chez moi?

VAUDREUSE.

Chez vous ? chez vous ?

HENRIETTE, *se levant.*

Je croyais être un peu chez moi ici, je me trompais, je vous demande pardon.

VAUDREUSE.

Ah! mon Dieu, si le droit d'occupation appartient à celui qui met le plus d'aigreur dans ses prétentions, le plus d'amertume, de violence, dans ses paroles, à coup sûr c'est vous qui devez me renvoyer, et je suis prêt...

HENRIETTE.

Non, monsieur, restez, restez, tous les droits sont à vous,

vous êtes seul maître ici. Jouez, dépensez, payez, ne payez pas vos dettes, cela ne me regarde pas; cela ne regarde que vous. Je suis bien bonne, bien folle de vouloir... de prétendre... Oh! une faute! une faute! on l'expie toujours, on ne la paye jamais! (*Elle remonte au fond, puis elle prend son écharpe.*)

LÉONARD, *venant de la droite.*

Monsieur a sonné.

HENRIETTE, *allant à droite.*

La voiture!

LÉONARD.

Elle est au bas du perron!

HENRIETTE, *prenant son cahier de musique.*

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. (*A Léonard.*) Vous direz au cocher d'aller très-vite.

LÉONARD.

Où va Madame?

HENRIETTE.

Au Jardin d'Hiver. (*Elle sort vivement.*)

VAUDREUSE.

Bon voyage!

SCÈNE III.

VAUDREUSE, *seul.*

A-t-on jamais vu tyrannie pareille! vouloir que je fasse tous ses caprices, c'est intolérable, c'est insupportable! Madame a un avis, Madame a une opinion sur tout ce que je fais. Madame discute, combat mes volontés. Madame limite mes dépenses, censure mes plaisirs, quarante francs! Oh! ma liberté! ma chère liberté!... qu'en ai-je fait?... Non, non, je ne m'en laisserai pas enlever pièce à pièce les derniers débris... Non! non! (*Il renverse la chaise qui est sur le devant à gauche.*)

SCÈNE IV.

VAUDREUSE, LÉONARD.

LÉONARD.

Monsieur le comte.

VAUDREUSE, *en colère.*

Qu'y a-t-il?

LÉONARD.

Vos amis, M. Anatole, et M. le major Stéphen sont là!

VAUDREUSE, *contrarié.*

Ah!

LÉONARD.

M. le comte m'a dit d'aller les chercher au cercle.

VAUDREUSE.

C'est bien! introduisez ces messieurs, je reviens à l'instant. Vous passerez ensuite chez moi, j'ai à vous envoyer chez madame de Magdebourg... je vous dirai cela. (*Il se retire dans le cabinet de gauche.*)

LÉONARD, *ramassant le siége renversé par Vaudreuse.*

Il y a eu de l'orage, la foudre est tombée sur une chaise. (*Il relève la chaise.*)

SCÈNE V.

LÉONARD, STÉPHEN *, ANATOLE **.

STÉPHEN, *entrant le premier.*

Nous allons le lui demander.

ANATOLE.

Tiens, il n'y est pas; j'ai pourtant entendu sa voix.

LÉONARD.

Monsieur va venir; il prie ces messieurs de l'attendre.

STÉPHEN.

Des cigares! (*Il se met à califourchon sur la chaise à gauche.*)

LÉONARD, *offrant une boîte de cigares à Stéphen.*

Voici, monsieur le major. (*Il l'offre ensuite à Anatole.*)

ANATOLE, *assis sur la banquette de la borne, ôtant ses gants blancs.*

Non, pas de cigares!

LÉONARD, *en prenant sans être vu plusieurs cigares dans la boîte.*

Monsieur veut-il fumer une pipe turque?

ANATOLE.

Oui, le grand visir.

LÉONARD, *tendant à Anatole une pipe démesurément longue.*

Voilà le grand visir. (*Stéphen fume le cigare, tandis que Léonard accroupi allume la pipe d'Anatole.*)

LÉONARD, *à part, se retirant et en montrant un des cigares qu'il a volés.*

C'est singulier, je ne puis plus fumer que des cigares à dix sous.

* Stéphen doit avoir une tenue militaire exagérée. Redingote blene ou noire boutonnée, serrant la taille, large pantalon à la Cosaque, éperons, cheveux ras, épaisses monstaches noires, tics de garnison, trois croix à la boutonnière, c'est-à-dire un rnban de plusieurs ordres; parler brusque, saccadé. Cependant l'acteur ne doit pas oublier dans ce rôle qu'il est un portrait et non une charge. Stéphen est un homme distingué sous cette enveloppe.

** Anatole est très-jeune; il a de petites moustaches; il a des prétentions à l'extrême élégance anglaise; il parle du bout des lèvres avec une impertinence adorable; ton exquis.

SCÈNE VI.

STÉPHEN, ANATOLE. (*Ils fument religieusement et sans bruit pendant quelques minutes.*)

ANATOLE, *d'un ton de profonde lassitude.*

Stéphen ! Stéphen ! que comptes-tu faire ce mois-ci ?

STÉPHEN.

Je compte aller à Londres.

ANATOLE.

Pourquoi faire ?

STÉPHEN.

Devine.

ANATOLE.

Pour voir l'exposition ?

STÉPHEN.

Pour m'exposer moi-même.

ANATOLE.

Qu'as-tu de si extraordinaire, cher major ?

STÉPHEN.

Je vais montrer aux Anglais un homme qui s'est ruiné dix-sept fois en quinze ans. J'accomplis en ce moment ma dix-huitième ruine.

ANATOLE.

Ah ! tu es encore ruiné ! Je croyais qu'il te restait un septième oncle dont tu devais hériter.

STÉPHEN.

Oui, il m'en reste encore un ; mais je me porte moins bien que lui, et il est plus jeune que moi de cinq ans.

ANATOLE.

Diable !... Plaisanterie à part, quel est, cher major, ton projet d'avenir ?

STÉPHEN.

Plaisanterie à part, mon projet d'avenir est d'aller à Londres voir l'exposition, et au retour, de me brûler la cervelle.

ANATOLE.

Tu as tort; ça ne se fait plus. Rien ne te rattache donc plus à la vie?

STÉPHEN.

Rien.

ANATOLE.

Je comprends. (*Après un silence.*) Tu n'as peut-être plus ton rat?

STÉPHEN.

Ma foi non, je l'ai abandonné à son malheureux sort.

ANATOLE.

Ah ! tu n'as plus ton rat ! Cette qualification de rat, qui nous paraît toute naturelle à nous autres, intrigua beaucoup un de

mes oncles qui se trouvait chez moi l'autre jour. On parlait aussi de rats. Qu'entends-tu par ce mot-là ? me demanda-t-il... J'ouvris gravement un volume de Buffon, et je lus à mon oncle cette définition : « Ces petits animaux ont l'air vif et même assez fin ; » ils suivent l'homme et fuient les pays inhabités. Ils rongent la » laine, les étoffes, les meubles. Le rat a les mœurs douces, » faciles, mais très-irrégulières...» Eh bien ! dis-je à mon oncle, nous appelons rats les jeunes danseuses parce qu'elles ont l'air vif, qu'elles rongent les beaux meubles, qu'elles n'aiment pas les endroits inhabités, et que leurs mœurs sont très-irrégulières !

STÉPHEN.

Et comment se porte ta lionne ?

ANATOLE.

Je l'ai lâchée.

STÉPHEN.

Ta parole d'honneur ?

ANATOLE.

Ma parole d'honneur, cher major ; mais, dis-moi, pourquoi n'as-tu plus ton rat ?

STÉPHEN.

Figure-toi qu'elle s'était mis en tête, parce que je l'ai fait entrer à l'Opéra, de danser un pas dans je ne sais quel ballet nouveau ; c'est leur rage à toutes, tu le sais. Quand j'entrais : « As-tu songé à mon pas? » Quand je sortais : « Mon ami, ne va pas oublier mon pas. » La prière se changea en persécution. Je veux mon pas, criait-elle. Tout le monde en obtient, excepté moi ; c'est avilissant. Va trouver le directeur de l'Opéra, et dis-lui... dis-lui ce que tu voudras : il me faut mon pas ou la mort !

ANATOLE.

Quel infernal rat !

STÉPHEN.

Infernal comme tu dis. Enfin je fis mettre dans les journaux, aux annonces payantes, entre le Racahout des Arabes et le bazar marseillais : « Mademoiselle Camélia est trop oubliée vraiment ; » sa place n'est pas dans le corps du ballet ; elle a des droits à » se montrer au premier rang, digne émule des Grisi et des » Cerrito... »

ANATOLE.

Eh bien ! c'était fini ?

STÉPHEN.

Ah ! oui, fini ! Le maître de ballets n'a jamais voulu lui composer un pas. Il aimait mieux, a-t-il dit, en créer un pour l'obélisque.

ANATOLE.

Et comment a-t-elle pris cela ?

STÉPHEN.

Elle a pris un flambeau et me l'a jeté à la tête ; nous avons résilié. Je crois qu'elle a embrassé le notariat. Et toi, pourquoi n'as-tu plus ta lionne? Voulait-elle un pas, elle aussi?

ANATOLE.

Elle voulait débuter aux boulevards.

STÉPHEN.

Ah! oui, je me souviens! M'a-t-elle amusé avec ses tirades du *Livre noir*, au souper que nous donna Mathilde!

ANATOLE.

J'avais beau lui dire qu'on ne débute pas à vingt-neuf ans.

STÉPHEN.

Vingt-neuf faits comme trente!

ANATOLE.

Les femmes, tu le sais, cher major, ne disent jamais trente; elles sont comme les marchands de chaufferettes. Ils n'en vendraient pas s'ils les mettaient à trente sous la pièce ; il les crient toujours à vingt-neuf! à vingt-neuf! Je poursuis : toutes mes raisons échouèrent. Chaque soir, en attendant ses débuts, j'étais obligé d'aller entendre *Pauvre Mère, Pauvre Fille, Pauvre Père!* Il en résulta que son appartement devint le rendez-vous des troupes réunies de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu et de la Gaîté. Un jour que la lionne était sortie...

STÉPHEN.

De sa cage?...

ANATOLE.

Un jour que la lionne était sortie, je monte chez elle : tu connais, cher major, l'ordre admirable qui la caractérise; pas un tiroir n'était fermé. Au premier que je visite, qu'est-ce que je vois?

STÉPHEN.

Pas de billets de banque.

ANATOLE.

Dévorés!... Des déclarations d'amour de tous les jeunes premiers des boulevards.

STÉPHEN.

Qu'as-tu fait?

ANATOLE.

Je me suis borné à faire imprimer la correspondance de la lionne avec fautes d'orthographe illustrées.

STÉPHEN.

Et tu es libre?

ANATOLE.

Comme toi.

STÉPHEN.

Nous voilà sortis des griffes de l'histoire naturelle! (*Ils se lèvent.*)

STÉPHEN *et* ANATOLE, *se serrant la main, ensemble.*

Libres!

SCÈNE VII.

STÉPHEN, VERRIÈRES*, ANATOLE.

VERRIÈRES.

Libres! Ah! mes amis, que ne puis-je en dire autant!

ANATOLE.

Bon! voilà Verrières!

STÉPHEN.

Notre cri de liberté te fait envie; imite-nous, mon cher!

VERRIÈRES.

Vous imiter! Et le puis-je?

STÉPHEN.

Qui t'empêche?

VERRIÈRES.

Ah! mes amis, l'affection qu'on me porte est si pure, si désintéressée surtout. (*Anatole et Stéphen éclatent de rire.*)

ANATOLE.

Ah! te voilà bien! Tu crois toujours être aimé pour toi-même. Monsieur arrive en poste de l'âge d'or.

STÉPHEN.

Son habit est encore poudreux.

VERRIÈRES.

Je n'ai jamais voulu être aimé autrement; je prends exemple sur la nature: voyez la nature.

ANATOLE.

Oh! la nature.

STÉPHEN.

Il y a longtemps qu'elle n'existe plus. (*Ils s'asseyent tous les trois sur la banquette de la borne, Stéphen à l'angle gauche, Verrières dans le milieu, et Anatole à l'angle droit. Stéphen et Anatole n'ont pas cessé de fumer et ils continuent.*)

VERRIÈRES.

Le ramier n'est-il pas aimé pour lui-même?

STÉPHEN.

Si nous tombons dans les perroquets!

* Verrières est mis avec élégance: ses manières sont efféminées, il a le ton langoureux. Son habit, son gilet, son pantalon doivent être d'une nuance tendre. Il est entre l'élégie et le ridicule.

ANATOLE.

Voyons, Verrières, ne dis pas de ces bêtises-là. La grande honte, après tout, d'être aimé d'une femme en échange des facilités luxueuses qu'on lui prodigue ! Quelle forme prit Jupiter, le grand Jupiter ! pour plaire à Danaë ? Celle d'une pluie de pièces de vingt francs. Imite Jupiter. Il y a vraiment de quoi rougir de laisser tomber dans la main d'une femme adorée quelques poignées d'or, pour qu'elle soit mieux logée et qu'elle ait une femme de chambre pour l'habiller.

VERRIÈRES.

Quelle immoralité !

STÉPHEN.

Tu aimes mieux être immoral gratis.

ANATOLE.

Va, grand innocent, il n'y a que les provinciaux qui veulent être aimés pour eux-mêmes, et qui croient qu'avec leur amour une femme se passe de fourrure l'hiver et de maison de campagne l'été...

STÉPHEN, *étendu la moitié du corps sur la banquette, l'autre moitié sur un tabouret.*

Anatole a raison ; l'amour dans notre société moderne est un luxe. D'ailleurs il est faux qu'être aimé pour rien cela ne coûte rien ; cela coûte beaucoup au contraire.

VERRIÈRES.

Paradoxe, cher major !

ANATOLE, *même attitude horizontale que Stéphen.*

Paradoxe !... Eh bien, il y a même plus... Tiens, réponds-moi franchement, Verrières. Depuis combien de temps aimes-tu cette femme qui t'aime, bonheur extrême ! ô joie suprême ! uniquement pour toi-même ?

VERRIÈRES.

Depuis six mois !

ANATOLE.

Que lui as-tu envoyé au premier de l'an ?

VERRIÈRES.

Un bracelet en diamants.

ANATOLE.

Soit deux mille francs.

VERRIÈRES.

Oui.

ANATOLE.

Prends note, major. (*Stéphen sort un carnet, prend le crayon et note les dépenses signalées par Anatole.*) Et pour sa fête, que lui as-tu donné ?

VERRIÈRES.

Quelques bronzes pour sa cheminée, une pendule représentant l'Amour.

ANATOLE.

L'amour désintéressé ?

VERRIÈRES.

Non, conjugal.

ANATOLE.

Soit quinze cents francs.

VERRIÈRES.

Environ... Comme tu sais cela!

ANATOLE.

Que veux-tu? J'ai été aimé pour moi-même, moi aussi. Tu lui envoies un bouquet tous les deux jours?

VERRIÈRES.

Oui.

ANATOLE.

Soit encore cinq cents francs de bouquets pour six mois.

VERRIÈRES.

Je n'ai pas compté...

ANATOLE.

La fleuriste compte pour toi. Tu lui loues une loge chaque fois qu'elle a envie d'aller à l'Opéra; ajoutons mille francs. Terminons par les cadeaux que tu fais à la femme de chambre, qui ne t'aime pas pour toi-même; quinze louis en six mois, ce n'est pas enfler le chiffre. Total général, approximatif, cavé au plus bas...

STÉPHEN.

Cinq mille trois cent trente-trois francs, trente-trois centimes.

ANATOLE.

Une Danaë qui n'aurait pas aimé Jupiter pour lui-même, n'aurait guère coûté au roi des dieux qu'une pluie de trois mille francs pour le même temps.

STÉPHEN.

Suppose-toi Jupiter, tu es surfait de deux mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes.

ANATOLE.

Qu'as-tu à répondre au grand visir?

STÉPHEN.

Qu'as-tu à répondre au grand visir?

VERRIÈRES.

Que vous tuez la poésie!

ANATOLE.

Eh non! l'hypocrisie.

VERRIÈRES. (*Ils se lèvent tous.*)

Quand il serait vrai que cette femme adorée m'eût coûté en fantaisies, en cadeaux, deux ou trois fois plus que ces femmes vénales dont vous vous êtes constitués les défenseurs, je dirais que celles-là vous aiment pour vos fleurs, pour vos bronzes, pour vos diamants; tandis que la mienne m'aime pour moi-même, malgré les bronzes, les pendules, les loges d'Opéra, les diamants qu'elle daigne accepter.

STÉPHEN.

Tu es trop spirituel.

VERRIÈRES.

Non, je suis trop sensible.

ANATOLE.

Ah ça! est-ce que l'amour pur t'ennuierait déjà, que tu souhaitais avec tant de feu, il n'y a qu'un instant, d'être libre comme nous? (*En ce moment Léonard apporte le thé qu'il place sur le guéridon. Stéphen en voyant entrer le thé est allé au guéridon.*)

VERRIÈRES.

Loin de là! Mais ma dame, qui redoute le retour très-prochain de son oncle, en ce moment chargé d'une mission près de la cour d'Espagne, m'engage beaucoup, mais beaucoup, à aller la retrouver en Italie, où elle doit aller passer quelques mois.

ANATOLE.

Qui t'arrête?

VERRIÈRES.

Vous, mes amis, vous seuls, charmants vauriens! J'ai horreur de vous perdre de vue, toi, Anatole, toi, adorable major, et cet excellent Vaudreuse!

ANATOLE, *à Stéphen.*

Si nous l'accompagnions en Italie?

STÉPHEN.

Si nous l'accompagnions?

ANATOLE.

Parbleu! nous t'accompagnerons!

VERRIÈRES.

Vrai?

STÉPHEN.

Ma foi! Ah! mais j'y pense, je ne puis pas.

VERRIÈRES.

Et pourquoi?

STÉPHEN, *tout en versant le thé.*

Je me brûle la cervelle dans un mois.

VERRIÈRES, *à l'extrême droite, debout.*

Allons donc! et le motif?

ANATOLE, *au milieu du guéridon en face du public.*

Son dernier oncle a des raisons d'existence pour ne pas le faire immédiatement son héritier.

VERRIÈRES.

Ah! très-bien. Et combien comptais-tu avoir à l'évanouissement indéfini de cet oncle?

STÉPHEN, *sur le fauteuil près du guéridon.*

Quatre cent mille francs.

VERRIÈRES.

C'est-à-dire vingt mille francs de rente.

ANATOLE.

A peu près.

VERRIÈRES.

Ne te brûle rien, major; je t'avance vingt mille francs de rente pendant cinq ans.

ANATOLE.

Un oncle n'a jamais duré plus de cinq ans. Nous acceptons. Rien ne s'oppose plus maintenant au voyage d'Italie. C'est dit: tu lui fais vingt mille francs de rente.

VERRIÈRES.

C'est dit!

STÉPHEN.

Permettez...

VERRIÈRES.

C'est un prêt.

ANATOLE.

Tu lui en feras l'intérêt.

VERRIÈRES, *il s'assied sur la banquette de la borne, près du fauteuil où est Stéphen.*

Ah! fi donc!

ANATOLE.

Toujours grand! toujours généreux! Quel bonheur d'avoir un ami trois ou quatre fois millionnaire!

VERRIÈRES.

Mais quel bonheur, pour un millionnaire, d'obliger un major! On n'a pas toujours dans la vie l'occasion d'obliger un major, un vrai major!

ANATOLE.

Qu'est-ce que c'est qu'un major?

VERRIÈRES.

Un major c'est... c'est...

STÉPHEN.

Tu ne le sais pas! (*A Anatole.*) Et toi non plus tu ne le sais pas. Je vais vous le dire... mais vous ne le direz à personne! Un major... un major... sauf d'honorables exceptions... est un homme qui n'a jamais fait la guerre, mais qui aurait pu la faire; qui a des moustaches terriblement noires, parce qu'elles sont légèrement grises; qui porte, à la boutonnière d'un habit fermé jusqu'au menton, trois croix : il a eu la troisième parce qu'il en avait deux; et il a eu la seconde parce qu'il en avait une.

VERRIÈRES.

Très-bien, mais la première?

STÉPHEN.

Parce qu'il n'en avait pas. Un major est compris et bien reçu dans tous les pays. Il y a des majors en Russie, en Prusse, en Angleterre, dans tous les opéras comiques, partout, excepté à l'armée. Les jeunes gens l'appellent cher major; les garçons de restaurants : monsieur le major; les femmes : cet excellent major, les bourgeois, major! — Il est toujours jeune. Il a trente-sept ans jusqu'à soixante. Sa taille est cambrée. L'été, il fait semblant d'aller aux eaux, car il a été blessé...

ANATOLE.

Où?

STÉPHEN.

Dans ses affections. — L'hiver il fait semblant de se ruiner au jeu, pour faire croire qu'il est riche; et il porte des éperons pour faire croire qu'il a un cheval. On ne lui connaît pas d'opinions politiques. Au faubourg Saint-Germain, on le croit logé dans la chaussée d'Antin; dans la chaussée d'Antin, on le croit logé au faubourg Saint-Germain.

ANATOLE.

Il ne loge donc pas?

STÉPHEN.

Pardon! en garni. Etes-vous satisfaits de la définition?

ANATOLE.

Pas encore... Un major, ça meurt-il quelquefois?

STÉPHEN.

Jamais... Il n'y a jamais eu qu'un major... il était à Fontenoy, à Waterloo, à Constantine; il est devant vous.

VERRIÈRES.

Charmant! Reste toujours major.

STÉPHEN.

Je te le jure.

ANATOLE.

Il reste toujours major, et il vient avec nous en Italie. Dis oui, major.

STÉPHEN.

Je dis, oui.

VERRIÈRES.

C'est promis.

ANATOLE.

C'est juré. (*Ils se lèvent tous.*)

VERRIÈRES, *au milieu.*

Vous me rendez trop heureux ; j'emmène avec moi le café de Paris, Tortoni et le foyer de l'Opéra. Reste à décider Vaudreuse.

ANATOLE, *à droite.*

Là peut-être est la difficulté.

STÉPHEN, *à gauche.*

Bah ! nous le déciderons, j'en réponds.

VERRIÈRES.

J'en doute ! Ah çà, mais où est-il donc ?

ANATOLE.

Le voici !

STÉPHEN.

Comme il a la figure renversée !

SCENE VIII.

LES MÊMES, VAUDREUSE.

VAUDREUSE.

Pardon, mes bons amis, de vous avoir laissés si longtemps seuls, mais...

ANATOLE.

Ah çà, qu'as-tu ? ta figure est toute bouleversée.

VAUDREUSE.

Rien ! une petite contrariété.

ANATOLE.

Toujours ta pianiste ?

STÉPHEN.

Est-ce qu'elle veut débuter elle ausi ?

VAUDREUSE.

Elle veut... elle veut l'impossible !

ANATOLE.

On la contentera plus aisément.

VAUDREUSE.

Je voudrais vous voir à ma place ! Oh ! les maîtresses ! les maîtresses !

ANATOLE.

Il n'y a plus de maîtresses !

VAUDREUSE.

Tu as raison, il n'y a plus que des belles-mères.

STÉPHEN.

Mais enfin, qu'exige-t-on de toi ?

VAUDREUSE.

Que je sois rentré à onze heures.

STÉPHEN.

Bon !

VAUDREUSE.

Que je paye mes dettes...

ANATOLE, *reprenant du thé.*

Voilà une prétention ! Mais si on les paye, il n'y en aura plus.

VAUDREUSE.

Que je n'aille plus jouer au cercle qu'avec quarante francs dans ma poche.

ANATOLE.

Et en gros sous.

VAUDREUSE.

Que j'aille deux fois par semaine dîner avec ma tante Magdebourg de Vieille-Barbe.

ANATOLE.

Est-ce qu'elle t'a pas dit aussi de prendre un état comme coutelier, corroyeur, fumiste ?

VERRIÈRES.

Ah çà, est-ce qu'elle sort du couvent ? où diable l'as-tu donc connue ?

VAUDREUSE.

Elle donnait des leçons de piano à l'une de mes cousines ; elle courait le cachet toute la journée, elle m'intéressa, je m'attachai à elle ; de là l'amour, l'intimité, enfin son installation dans cet hôtel.

ANATOLE.

Une maîtresse chez soi ! l'amour cellulaire !

STÉPHEN.

On devient enragé.

ANATOLE.

Système déplorable.

STÉPHEN.

Détestable !

VERRIÈRES.

Exécrable !

VAUDREUSE.

Je ne le vois que trop.

ANATOLE.

Romps avec elle.

VAUDREUSE.

Oui, je romprai! je suis en train de rompre.

STÉPHEN.

A la bonne heure!

ANATOLE.

Le major a quitté son rat, moi, ma lionne, quitte donc ta pianiste.

VAUDREUSE.

Elle chante ce soir en public pour la première fois; si elle réussit, un directeur anglais lui assure un engagement fort avantageux.

ANATOLE.

Bon! elle débute, elle aussi.

STÉPHEN.

Elle a voulu avoir son pas.

VAUDREUSE.

Elle aura une profession, m'en voilà délivré.

ANATOLE.

Et nous t'emmenons avec nous en Italie!

VAUDREUSE.

En Italie?...

ANATOLE.

Nous partons dans huit jours; es-tu des nôtres?

VAUDREUSE.

Si je suis des vôtres? si je suis des vôtres? Oh! mes amis, on parle sans cesse du premier rendez-vous d'amour; il est un bonheur cent fois plus grand encore, c'est le dernier rendez-vous d'amour. Comme on est léger, comme le cœur bondit d'allégresse quand on vient de rompre avec une de ces intimités chroniques dont on a longtemps traîné la chaîne! L'aigle qui brise sa cage, l'eau qui renverse la digue ne sont pas plus fiers, plus joyeux. Se débarrasser d'une maîtresse! on lit en lettres d'or dans les yeux de celui qui a recouvré sa divine indépendance: « Je n'ai plus ma maîtresse! » Le soleil lui sourit, les monuments lui envoient des baisers. Passants, félicitez-moi; inconnus, serrons-nous la main, je suis libre! Oh! vous pouvez-vous en assurer, voyez! Elle n'est plus ni devant moi, ni à côté de moi, ni derrière moi; je n'ai plus de compte à lui rendre. Amis, qu'elle éloignait de mon cœur, maintenant nous pouvons tous les jours dîner ensemble sans craindre de la voir tomber au milieu de nous, au dessert, comme un bouchon de vin de Champagne ir-

rité; mesdames, vous pouvez m'aimer sans redouter les ongles de sa féroce jalousie! O maîtresses! maîtresses! il n'y a qu'une seule chose qui puisse balancer la sottise, l'énorme sottise de se lier à vous, c'est la joie, la céleste joie de vous perdre... Si je suis des vôtres! En Italie! en Italie!

TOUS.

En Italie!

VAUDREUSE.

Honte à qui s'en dédit!

STÉPHEN, *passant à droite auprès de Verrières et d'Anatole, et chantant.*

Si parmi nous il est un traître!

VERRIÈRES.

Eh bien, Vaudreuse ne viendra pas avec nous.

VAUDREUSE.

Comment?

VERRIÈRES.

Il ne viendra pas.

STÉPHEN.

Il viendra!

ANATOLE.

Verrières a raison; il ne viendra pas!

VAUDREUSE.

Messieurs!

ANATOLE.

Tu ne viendras pas; tu as la tête montée; en ce moment tout te paraît possible; mais demain...

VAUDREUSE.

A qui ai-je jamais donné le droit de douter de mes engagements?

ANATOLE.

A personne; mais...

VAUDREUSE, *se plaçant entre Stéphen et Anatole.*

Puisqu'un simple engagement ne vous suffit pas, je jure sur l'honneur... sur l'honneur, entendez-vous? de me débarrasser avant trois jours de cette fastidieuse, de cette tyrannique maîtresse: me croyez-vous, maintenant?

ANATOLE.

Elle est bien jolie!

STÉPHEN.

Elle a de l'esprit!

VERRIÈRES.

Elle t'aime beaucoup !

ANATOLE.

Elle n'a aimé que toi !

VAUDREUSE.

Eh quoi! messieurs, après un serment, quand j'ai donné ma parole d'honneur... vous voulez donc m'offenser ?

ANATOLE.

Assez!... A huit jours donc notre départ !

TOUS.

A huit jours !

LÉONARD.

Cette lettre pour vous, monsieur. (*Il sort.*)

VAUDREUSE, *lisant la lettre.*

D'Henriette ! (*Après avoir lu la lettre.*) Nous partirons non pas dans huit jours, mais tout de suite.

ANATOLE.

Que veut dire? Qu'y a-t-il dans cette lettre?

VAUDREUSE, *toujours très-ému.*

Nous partirons dans quelques heures si vous le voulez.

STÉPHEN.

C'est lui qui se méfie de nous maintenant.

ANATOLE.

Je ne te croyais que brave; tu es téméraire !

VERRIÈRES.

Il n'est que fanfaron !

VAUDREUSE.

Le temps de faire mes malles et je suis à vous.

ANATOLE.

Je vais commander des chevaux.

VAUDREUSE.

C'est trop lent ! la vapeur, le chemin de fer !

ANATOLE.

Diable ! convoi direct ! grande vitesse !

VAUDREUSE.

Allez, venez, je vous attends.

ANATOLE.

Au revoir !

STÉPHEN.

Au revoir !

ANATOLE.

Le rendez-vous ici, à dix heures.

VAUDREUSE.

Non, à huit heures; nous déjeunerons, et en route pour l'Italie.

TOUS, *en s'en allant.*

A bientôt ! à bientôt !

SCÈNE IX.

VAUDREUSE, *seul.*

Ce billet ! Si j'hésitais encore à partir, je serais... je mériterais... Mais non, je n'hésite pas...

SCÈNE X.

VAUDREUSE, LÉONARD.

LÉONARD.

Monsieur, la voiture de madame vient de rentrer dans la cour.

VAUDREUSE, *allant à la fenêtre.*

Oui... C'est singulier, Henriette ne s'arrête pas à cet étage-ci ; elle monte directement à son appartement.

LÉONARD.

Faut-il aller dire à madame que vous l'attendez ?

VAUDREUSE.

C'est inutile. (*Il passe à gauche.*) Léonard, préparez sur-le-champ mes malles et mon sac de nuit ; je pars ce matin à huit heures.

LÉONARD.

Avec madame ?

VAUDREUSE.

Seul ! Dès qu'il fera jour vous ferez porter tous les paquets au chemin de fer du Midi.

LÉONARD.

Avec les malles de madame ?

VAUDREUSE.

Mais madame ne part pas avec moi.

LÉONARD.

C'est différent... Je croyais... je m'imaginais...

VAUDREUSE.

Quoi donc ?... Etes-vous gris, Léonard ? Auriez-vous rencontré des cochers en allant tantôt chez madame de Magdebourg ?

LÉONARD.

Non, monsieur; c'est que la femme de chambre de madame fait aussi des paquets depuis bientôt deux heures. Je croyais que c'était pour le même motif.

VAUDREUSE.

Que veut dire ?..

LÉONARD.

Les malles de madame sont prêtes ; mais du moment qu'elle ne va pas avec vous...

VAUDREUSE.

Je n'y comprends rien !... Enfin nous verrons. Léonard, pen-

dant la première quinzaine qui suivra mon départ, vous m'adresserez les lettres qui pourront m'être envoyées ici, poste restante à Venise ; pendant la seconde quinzaine à Rome ; pendant la troisième à Naples.

LÉONARD.

Oui, monsieur.

VAUDREUSE.

Je vous recommande surtout de ne mettre en mon absence ni mes pantalons ni mes bottes.

LÉONARD.

Oh ! non, monsieur !

VAUDREUSE.

Allez, Léonard, faites promptement ce que je vous ai ordonné... Si j'ai besoin de vous, je vous rappellerai. (*Léonard sort en emportant le thé.*) Ma maison sera bien gardée pendant mon absence, avec un pareil drôle. Je ne trouverai pas une cravate au retour. (*Voyant entrer Henriette.*) Ah ! madame...

SCENE XI.

VAUDREUSE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *très-émue.*

Monsieur...

VAUDREUSE.

Vous venez de m'envoyer un billet assez étrange ; vous me dites, dans ce billet, que lassée de ma conduite, que profondément indignée de la manière dont j'ai accueilli ce soir vos observations, vous voulez avoir cette nuit même une dernière explication avec moi.

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

VAUDREUSE.

Je l'attends.

HENRIETTE.

Aux termes où nous en sommes depuis quelques jours, et particulièrement depuis ce soir, j'ai pensé qu'il valait mieux, pour l'un et pour l'autre, nous rendre mutuellement notre liberté que de continuer à vivre dans un état permanent d'hostilité.

VAUDREUSE.

Ah ! c'est donc une séparation que vous voulez ?

HENRIETTE.

Oui.

VAUDREUSE.

Je trouve la détermination assez prompte, assez bizarre, vu l'heure de la nuit ; mais je ne m'y oppose pas, cependant. Nous nous séparerons au flambeau... Ma foi, s'il faut vous le dire, je vous attendais pour vous faire la même proposition.

HENRIETTE.

J'en suis ravie.

VAUDREUSE.

Je pars pour l'Italie dans quelques heures.

HENRIETTE, *après un moment de surprise.*

Je vais moins loin, mais je pars plus tôt, je pars tout de suite; un fiacre m'attend à la porte. Mes paquets sont tout prêts à être enlevés... Adieu, monsieur.

VAUDREUSE.

Adieu, madame. Mais je m'aperçois que vous laissez ici quelque chose qui n'est pas à moi : ce service de Chine vous appartient.

HENRIETTE.

Oh! permettez; il nous fut donné à tous deux par un ami commun, par un excellent ami qui nous faisait toujours faire la paix autrefois. C'est une relique de l'amitié... gardez ce service, si vous le désirez.

VAUDREUSE.

C'est vous, madame, qui le garderez.

HENRIETTE.

Je ne veux pas de vos largesses.

VAUDREUSE.

Pourquoi accepterais-je les vôtres? Parbleu! nous partagerons pour en finir; à vous six tasses, à moi six tasses. (*Il met six tasses de côté.*)

HENRIETTE.

Maintenant, adieu, monsieur.

VAUDREUSE.

Adieu, madame. Et où allez-vous si tard?

HENRIETTE.

Si tôt, vous voulez dire? Il est jour.

VAUDREUSE, *allant à la fenêtre, puis regardant à sa montre.*

En effet, cinq heures!... Mais j'y pense, cette chaîne vous appartient; je vous l'ai donnée, je devais toujours vous la rendre : prenez-la, prenez-la! (*Il tend la chaîne et la montre.*)

HENRIETTE, *éloignant la main de Vaudreuse.*

Mais la montre est à vous, monsieur; je vous l'ai donnée.

VAUDREUSE.

Soit! chacun son bien. Vous êtes d'une probité (*en parlant il cherche à décrocher la chaîne, et son dépit s'accroît avec la difficulté d'opérer la séparation*), d'une probité exemplaire, effrayante, ridicule... Comme cette chaîne tient à cette montre; elle ne veut pas s'en séparer... (*Avec colère, brisant la chaîne.*) Au diable! voilà! je romps ce qui ne veut pas se séparer. (*En posant la chaîne sur le guéridon.*) Prenez votre chaîne.

2.

HENRIETTE.

Je ne l'accepte plus.

VAUDREUSE.

Pourquoi cela, madame?

HENRIETTE.

Vous la regrettez trop.

VAUDREUSE.

Moi? Je fais si peu de cas de tout cela, que je suis tenté de jeter cette montre par la croisée; j'en ai le droit.

HENRIETTE.

Qui prétend le contraire?

VAUDREUSE.

Votre ton railleur.

HENRIETTE.

Je ne raille pas.

VAUDREUSE.

Voyez si je fais ce que je dis. (*Il jette la montre par la croisée et passe à gauche.*)

HENRIETTE, *s'approchant de la croisée, jetant la chaîne.*

Si la même personne trouve les deux objets, la montre lui dira l'heure à laquelle elle a ramassé la chaîne.

VAUDREUSE.

Je n'ai plus rien à vous, madame.

HENRIETTE.

Ni moi à vous, monsieur... Une dernière fois, adieu!

VAUDREUSE.

Adieu!

HENRIETTE, *après avoir fait quelques pas d'une façon résolue, s'arrête tout à coup.*

Ah! mon Dieu!

VAUDREUSE.

Qu'avez-vous?

HENRIETTE.

N'entendez-vous pas?... C'est Edith, ma petite chienne, qui gratte à la porte. (*En courant vers le cabinet*) Oh! comment ai-je pu l'oublier? Edith est à moi, et je veux l'emporter. (*Elle met la main sur le bouton de la porte du cabinet pour l'ouvrir.*)

VAUDREUSE, *l'arrêtant et se plaçant devant la porte.*

Non, madame, non, Edith est à moi, et vous ne l'emporterez pas; prenez tout ce qui est ici, meubles, pendules, tableaux, mais Edith!...

HENRIETTE.

Vous oseriez m'empêcher?...

VAUDREUSE.

A moins de la partager comme le service de Chine.

HENRIETTE.

Mais c'est moi qu'Edith aime le mieux, et conséquemment je prétends que c'est moi qui dois l'avoir.

VAUDREUSE.

C'est vous qu'elle aime le mieux?

HENRIETTE.

Oui, c'est moi!

VAUDREUSE.

Je prétends que c'est moi, madame... Par exemple!

HENRIETTE.

Et la preuve?

VAUDREUSE.

Et vous, la preuve?

HENRIETTE.

La preuve!... la preuve!... Ouvrez cette porte, et nous verrons vers qui elle viendra.

VAUDREUSE.

J'y consens. (*Il entr'ouvre la porte du cabinet.*) Elle n'y est plus!

HENRIETTE.

Notre dispute lui aura fait peur. (*Elle appelle.*) Edith! Edith!

VAUDREUSE, *fermant vivement la porte.*

Comment! vous l'appelez?

HENRIETTE.

Il faut bien que je l'appelle pour la faire venir.

VAUDREUSE.

Pour la faire venir vers vous; mais non, mais non, ou je l'appellerai, moi aussi. Voulez-vous que nous l'appelions tous les deux?

HENRIETTE.

Oui.

VAUDREUSE.

Eh bien non! personne ne l'appellera, ni vous ni moi. Edith se décidera d'après les lumières de son cœur: cela vous convient-il?

HENRIETTE.

Oui... Je suis bien sûre...

VAUDREUSE.

C'est convenu?

HENRIETTE.

Oui! (*Vaudreuse entr'ouvre encore la porte du cabinet.*) La voilà revenue. Qu'elle est jolie!

VAUDREUSE.

Encore, Madame!

HENRIETTE.

Quoi donc?

VAUDREUSE.

Vous lui parlez!

HENRIETTE.

Mais je ne l'appelle pas.

VAUDREUSE.

Parler à un chien, c'est l'appeler

HENRIETTE, *venant sur le devant de la scène avec Vaudreuse.*

Vous inventez toutes sortes de chicanes pour échapper à une défaite certaine. Il est visible que cette petite chienne ne demande qu'à venir vers moi, et que vous ne cherchez qu'à l'en empêcher.

VAUDREUSE.

C'est trop fort!

HENRIETTE.

C'est là vérité! Tenez, je ne parlerai pas, je ne dirai rien à Edith, et vous verrez!

VAUDREUSE.

Prenez garde, c'est la dernière fois que je consens.

HENRIETTE.

Soit! C'est la dernière fois! *(Vaudreuse et Henriette vont de nouveau à la porte du cabinet qui est restée entr'ouverte. Ils regardent à l'intérieur.)*

VAUDREUSE, *à voix basse.*

Bon! Elle s'est couchée sur ses pattes.

HENRIETTE, *de même.*

Comme elle me regarde!

VAUDREUSE, *idem.*

Voilà une illusion! elle dort!

HENRIETTE, *de même.*

Quelle mauvaise foi de votre part!

VAUDREUSE, *de même.*

D'ailleurs si elle regarde quelqu'un, c'est moi!

HENRIETTE, *de même.*

Elle se lève, elle s'avance! Edith vient vers moi! *(Avec explosion et entraînant Vaudreuse sur le devant de la scène après avoir fermé la porte du cabinet.)* C'est une indignité! Vous l'avez détournée de sa direction en remuant les doigts; vous faisiez comme ça... *(Elle imite avec ses doigts les mouvements d'une personne qui appelle un chien.)*

VAUDREUSE.

Je remuais les doigts... Eh bien! oui, je les ai remués.

HENRIETTE.

Ah!

VAUDREUSE.

Je les ai remués parce que je vous ai vu remuer le pied; vous

faisiez comme ça... (*Mouvement rapide du pied droit appuyé sur le talon et dont la pointe tombe et retombe sur le sol.*)

HENRIETTE.

Mensonge! Après tout, cette petite chienne est à moi et je l'aurai!

VAUDREUSE, *en colère.*

Non, Madame!

HENRIETTE.

Si! Monsieur! Je vous la ferai voler!

VAUDREUSE.

Calmez-vous, Madame ; je vous la rendrai votre jolie petite chienne..... empaillée

HENRIETTE, *avec dignité.*

Gardez-la, Monsieur!

LÉONARD, *entrant vivement.*

Monsieur!

VAUDREUSE.

Quoi?

LÉONARD.

Ces messieurs sont là, ils viennent vous chercher ; faut-il les faire entrer?

VAUDREUSE.

Non! non!

LÉONARD.

Monsieur le major a grand'faim : faut-il les faire servir?

VAUDREUSE.

Oui! oui! va-t'en au diable.

(*Pendant cet échange rapide de paroles entre Léonard et Vaudreuse, qui s'est élancé vers la porte d'entrée pour repousser son domestique, Henriette est allée à la table placée entre la cheminée et la console, et elle a pris furtivement sur cette table la boîte à portrait. Elle va sortir.*)

VAUDREUSE, *après avoir éloigné brusquement Léonard, s'apercevant du mouvement d'Henriette pour cacher le portrait.*

Qu'emportez-vous là avec tant de mystère?

HENRIETTE.

Rien!

VAUDREUSE.

Rien... rien... Cependant...

HENRIETTE.

Rien, vous dis-je.

VAUDREUSE.

Je tiens à le savoir.

HENRIETTE.

Cet objet n'a aucune valeur pour vous.

VAUDREUSE.

Alors pourquoi ne pas le montrer ?

HENRIETTE.

Je vous en prie, n'insistez pas !

VAUDREUSE.

Comme vous êtes émue !

HENRIETTE.

Encore une fois laissez-moi emporter cela.

VAUDREUSE.

Quand j'aurai vu cela.

HENRIETTE.

Vous me jurez par votre mère que lorsque vous aurez satisfait votre curiosité, vous ne vous opposerez plus à ce que j'emporte !...

VAUDREUSE.

Je ne fais pas un tel serment.

HENRIETTE.

Alors vous ne le verrez pas.

VAUDREUSE.

Je le verrai !

HENRIETTE.

Non !

VAUDREUSE, *la retenant.*

Je l'exige !... Des pleurs !... Oh ! emportez ! emportez !

HENRIETTE.

Merci ! merci ! Puisque vous êtes bon... puisque... regardez ! (*Elle ouvre la boîte et montre le portrait.*)

VAUDREUSE.

Elle avait ta bouche, tes regards, Henriette.

HENRIETTE.

Elle avait votre sourire.

VAUDREUSE.

Ses petits cheveux blonds commençaient à boucler.

HENRIETTE.

Cher amour !

VANDREUSE.

Voilà bien ses petites mains d'ange.

HENRIETTE.

Elle est au ciel. Donnez !

VAUDREUSE.

Laissez-moi la voir une dernière fois. Adieu ! (*Il embrasse le portrait.*)

HENRIETTE.

Adieu ! adieu ! (*Mouvement de sortie.*)

VAUDREUSE.

Henriette, parce qu'on se sépare, ce n'est pas une raison pour se haïr.

HENRIETTE.

Non.

VAUDREUSE.

L'amitié n'a pas les caprices de l'amour : la mienne pour vous ne changera jamais !

HENRIETTE.

Ni la mienne.

VAUDREUSE.

Envoyez chercher Edith quand vous voudrez.

HENRIETTE.

Cependant si vous y tenez ?...

VAUDREUSE.

Faites mieux ; j'ai encore cette maison pour un an, je pars, occupez-la jusqu'à mon retour d'Italie.

HENRIETTE.

Y pensez-vous ? Mais on dirait que je suis toujours votre...

VAUDREUSE.

Ah ! ah ! oui ! vous aimez mieux que je sois volé jusqu'à la dernière serviette. C'est très-bien ! je serai volé... Après tout, qu'est-ce que cela vous fait maintenant ? Encore un mot, le dernier : le hasard peut faire pour vous ce qu'il a si souvent fait pour moi... Vous pouvez manquer... Oh ! ne vous fâchez pas... C'est que je suis riche, j'ai suivi votre conseil... j'ai écrit tantôt à la tante Madgdebourg que j'acceptais ses chats, ses perroquets, son médecin... Réponse charmante pleine de poésie... Quarante mille francs sous enveloppe. Henriette, voulez-vous que je partage avec vous ?

HENRIETTE.

Je n'ai plus qu'un seul service à vous demander en m'éloignant d'ici pour toujours.

VAUDREUSE.

Lequel ? lequel ? parlez !

HENRIETTE.

Vos amis savent que nous nous séparons. Ils sont là... Je suis forcée de passer devant eux pour sortir... Ils sont jeunes, moqueurs, sans pitié...

VAUDREUSE.

Que dites-vous ? s'ils se permettaient !...

HENRIETTE.

Une femme, vous comprenez, a son amour-propre, sa dignité...

VAUDREUSE.

Nous allons sortir ensemble; votre bras !

HENRIETTE, *retirant son bras.*

Mais ce n'est pas ainsi qu'on se sépare; c'est de vous alors qu'ils se moqueraient.

VAUDREUSE, *avec anxiété.*

Ah!

HENRIETTE.

Si vous pouviez les éloigner un instant.

VAUDREUSE.

Oui, je cours!... Trop tard! les voici.

SCENE XII.

LES MÊMES, ANATOLE, STÉPHEN, VERRIÈRES.

ANATOLE.

Eh bien! (*Surpris de voir Henriette,*) Ah! pardon!... nous croyions que madame n'était plus là.

VAUDREUSE.

Ah! venez, venez, mes amis, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : nous partons pour l'Italie et Madame est du voyage.

HENRIETTE.

Moi?

ANATOLE, *stupéfait.*

Ah! ah! Madame est du voyage.

VAUDREUSE.

Cela vous étonne, je le comprends; j'ai pourtant fidèlement tenu ma parole.

VERRIÈRES.

Drôlement.

VAUDREUSE.

J'avais juré sur l'honneur de renvoyer la maîtresse; j'ai renvoyé la maîtresse... mais je garde l'épouse.

HENRIETTE.

Votre femme?

VAUDREUSE.

Messieurs, je vous présente madame de Vaudreuse.

ANATOLE.

Ah! de sorte que le moyen de se débarrasser d'une maîtresse...

VERRIÈRES.

C'est d'aller en Italie.

STÉPHEN.

Non, c'est d'en faire sa femme.

FIN.

Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint Louis, 46, au Marais.